

DOSSIER DE
PRESSE

Art & Engagement
un regard sur la scène française

L'Exil
dépossession et résistance

30 mars
2 avril
2023

ART. PARIS

25 ANS

Grand Palais
Éphémère
Champ-de-Mars

artparis.com

Partenaire Premium Officiel



BNP PARIBAS
BANQUE PRIVÉE

CONTACTS MÉDIAS

Agnès Renoult Communication
artparis@agnesrenoult.com
+33 1 87 44 25 25



SOMMAIRE

ART PARIS 2023 Présentation générale de la foire	5
ART & ENGAGEMENT Un regard sur la scène française	8
L'EXIL Dépossession et résistance	28
SOLO SHOW Seize expositions monographiques	48
PROMESSES Le soutien aux jeunes galeries	54
LISTE DES GALERIES ART PARIS 2023	63
À PARIS PENDANT ART PARIS	64
PARTENAIRES	68
INFORMATIONS PRATIQUES	69

ART PARIS 2023

Présentation générale de la foire

LES 25 ANS D'ART PARIS

Art Paris fête ses 25 ans. Cette édition anniversaire réunit pour l'occasion 134 galeries de 25 pays **du 30 mars au 2 avril 2023** au Grand Palais Éphémère.

Fondée en 1999, Art Paris est organisée par France Conventions, une PME familiale française. Sous l'impulsion de ses propriétaires Julien Lecêtre et Valentine Lecêtre et de son commissaire général Guillaume Piens, Art Paris est devenue en 25 ans le rendez-vous artistique incontournable du printemps, une foire de découverte qui innove, défriche et explore l'art moderne et contemporain.

À la fois régionale, nationale et cosmopolite, Art Paris a mis en valeur de nombreuses scènes étrangères : la Russie en 2013, La Chine en 2014, Singapour et l'Asie du Sud-Est en 2015, la Corée en 2016, l'Afrique en 2017, la Suisse en 2018, l'Amérique latine en 2019 et la Péninsule ibérique en 2020.

Parallèlement, Art Paris s'est engagée dans un soutien à la scène hexagonale. Elle associe depuis 2018 le regard subjectif, historique et critique, d'un ou d'une commissaire d'exposition à la sélection de projets spécifiques d'artistes français proposés par les galeries participantes sur un thème défini et lié à un travail d'écriture présentant leur travail. Ce fut d'abord les artistes en marge de l'histoire par François Piron en 2018, *Une scène française d'un autre genre* par Camille Morineau et son association AWARE en 2019, *Histoires communes et peu communes* par Gaël Charbau en 2020, *Portrait et figuration* par Hervé Mikaeloff en 2021, *Histoires naturelles* par Alfred Pacquement en 2022 et *Art & Engagement* par Marc Donnadiou en 2023.

La pandémie de Covid-19 a marqué un tournant dans l'histoire de la foire : première foire physique post-confinement à s'être tenue dans le monde en septembre 2020, Art Paris a été le premier événement à inaugurer en septembre 2021 le Grand Palais Éphémère au Champ-de-Mars. Six mois plus tard, en avril 2022, elle a été la première foire au monde à développer une démarche d'écoconception basée sur l'analyse de cycle de vie.

Enfin, la foire s'est tournée vers des thématiques qui traversent la société et le champ de la création contemporaine : l'art et l'environnement en 2022, l'engagement et l'exil en 2023. Autant de partis pris qui contribuent à l'originalité de ce grand rendez-vous de printemps pour l'art moderne et contemporain et lui confèrent une place à part dans le calendrier international des foires.





Art Paris 2022 - Vue de la galerie Perrotin

LA SÉLECTION 2023 : UNE LISTE RENOUVELÉE ET PUISSANTE

PORTÉE PAR LE SUCCÈS DE SES PRÉCÉDENTES ÉDITIONS, LA SÉLECTION 2023 POURSUIT LA MONTÉE EN GAMME DE LA FOIRE AVEC UNE LISTE D'EXPOSANTS RENOUVELÉE À 33 % (SOIT 44 NOUVELLES GALERIES PAR RAPPORT À 2022) ET LA PRÉSENCE DE GALERIES MAJEURES QUI S'ANCRENT DURABLEMENT DANS LA FOIRE.

Almine Rech signe ainsi son retour aux côtés de Continua, Lelong & Co., Mennour, Perrotin, Templon et Nathalie Obadia. 60 % des exposants sont français et 40 % sont étrangers. Cette volonté de la foire permet de valoriser la richesse de l'écosystème des galeries hexagonales : des enseignes incontournables en art moderne et contemporain aux galeries en région tout en passant par le soutien aux plus jeunes structures grâce au secteur « Promesses. »

On note donc le retour des galeries Derouillon, Dina Vierny, Catherine Putman, Maria Lund, Anne-Sarah Benichou tandis que la galerie Maia Muller signe sa première participation. Du côté étranger, la liste des pays s'étend avec une première participation d'une galerie chilienne (AMS), ougandaise (Afriart), roumaine (Gaep), libanaise

(Saleh Barakat Gallery). La Turquie est également représentée cette année par deux galeries (Martch Art Project et The Pill) ainsi que le Maroc avec le Comptoir des Mines et l'Atelier 21, tandis que la Corée totalise 4 participations avec H.A.N. Gallery, Gallery Woong, Simon Gallery et 313 Art Project.

On note également l'arrivée d'A Palazzo (Brescia), Baronian (Bruxelles), HdM Gallery (Beijing), Francesca Minini (Milan), Poggiali (Florence) ou encore celle de Nosbaum Reding (Luxembourg). La présence des modernes s'étoffe avec le retour des galeries Ditesheim, Zlotowski, Repetto et la première participation de Retelet (Monaco). De même du côté de la photographie avec les premières participations de Bigaignon et Fisheye Gallery, ainsi que le retour de Camera Obscura.

Art Paris 2023 en chiffres :



ART & ENGAGEMENT.



Hassan Musa, *LE PASSEUR TRANQUILLE II* (d'après Delacroix) (détail), 2019, Galerie Maïa Muller

COMMISSAIRE INVITÉ :
MARC DONNADIEU

Avec le soutien de :


EDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER

UN REGARD SUR LA SCÈNE FRANÇAISE

Art & Engagement

par Marc Donnadieu, commissaire invité

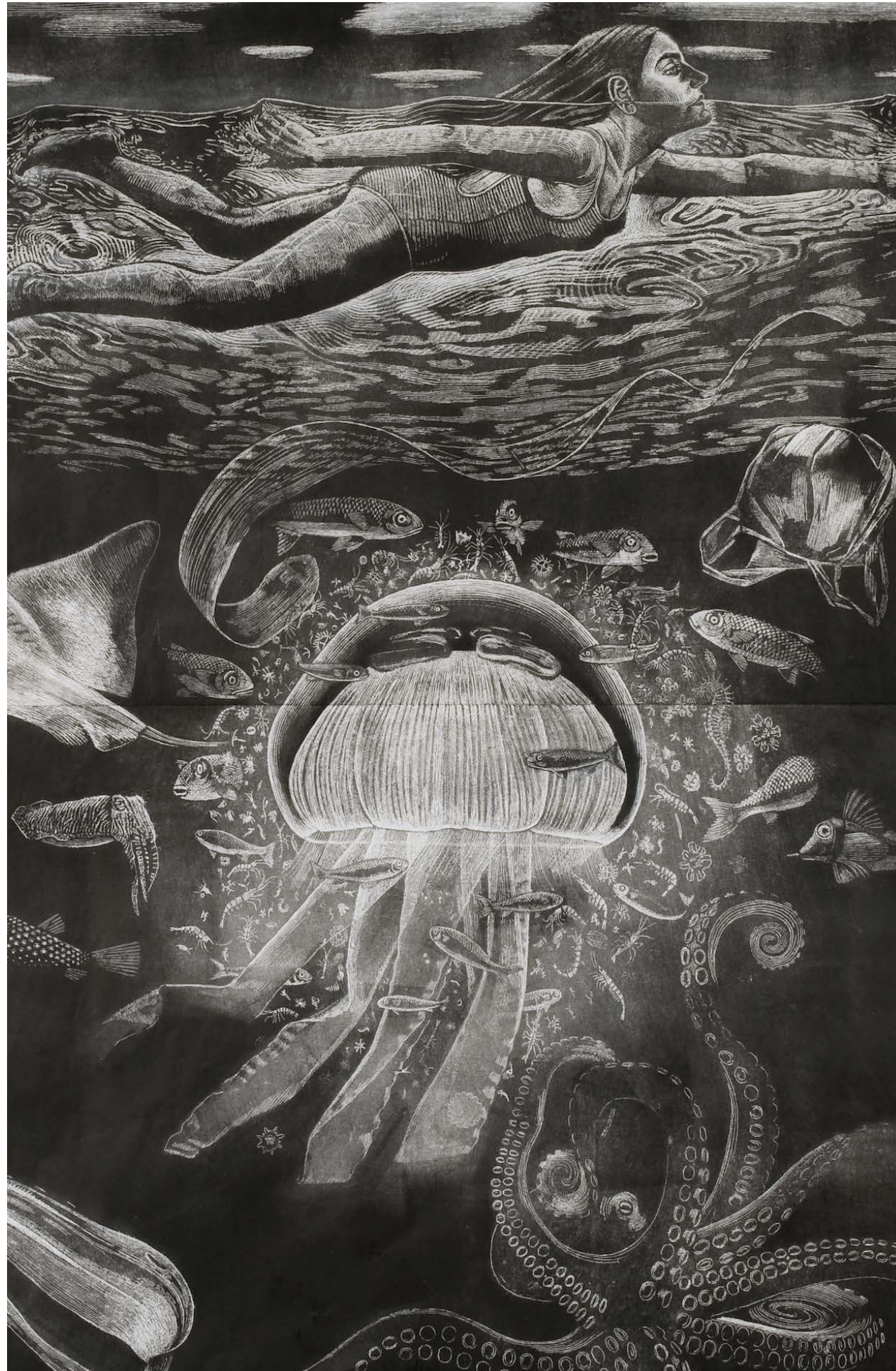
EN NOS TEMPS PLUS QU'ALARMANTS OÙ LA GUERRE FAIT RAGE Y COMPRIS AUX PORTES DE L'EUROPE, OÙ LES FOYERS DE TOTALITARISME PERDURENT OU RÉÉMERGENT EN DIVERS POINTS DU GLOBE, OÙ CERTAINS CONFLITS IDENTITAIRES MENACENT LE VIVRE ENSEMBLE ET L'ESPRIT MÊME DE DÉMOCRATIE, OÙ FACE À LA CRISE CLIMATIQUE LES SOLUTIONS MISES EN ŒUVRE APPARAISSENT DÉRISOIRES SINON PUREMENT FAILLIBLES, QUE PEUT L'ART ? RIEN ET TOUT À LA FOIS...

Comme le souligne Friedrich Nietzsche : « L'artiste a le pouvoir de réveiller la force d'agir qui sommeille en d'autres âmes. » **Regarder l'art au prisme de l'« engagement », c'est dès lors admettre que l'artiste peut sinon changer le monde au moins participer à sa transformation.** C'est ensuite rappeler la capacité inouïe de l'œuvre à cristalliser l'effrayant du réel en symbole, allégorie ou icône à portée universelle ; *Guernica* à lui seul en témoigne. C'est enfin reconnaître le soutien que tou-te-s les acteur-trice-s de l'art ont et continuent de jouer au côté et avec les artistes : épou-x-ouse-s, ami-e-s, galeristes, collectionneur-euse-s, éditeur-trice-s, historien-ne-s, critiques, commissaires, conservateur-trice-s..., toutes ces forces vives des lieux de création, de production, de monstration, de transmission et de conservation de l'art qui ont toujours voulu être « de leur temps ».

Face aux massacres, aux violences, aux oppressions, aux discriminations, aux injustices dont l'actualité abonde, répond donc l'engagement des artistes, de ceux qui crient et dénoncent les théâtres des opérations, à ceux, plus discrets sans doute, qui chroniquent ces vies ordinaires cousues de luttes interminables, d'espoirs et de rêves qu'ils ou elles rétrécissent sans cesse à leur minuscule mesure. Il y a également ces mains tendues qui ont fait un certain visage de la France et de l'art en France, parfois au péril de l'existence, envers une communauté, la sienne

ou celle d'autres : celle des étranges étranger-ère-s, des immigré-e-s, des réfugié-e-s, des opprimé-e-s, des bani-e-s, de toutes ces personnes devenues des sans-nom en chemin d'un interminable exil. Et, en parallèle et sans contradiction, l'engagement dans l'acte créatif lui-même auquel certains artistes décident de consacrer toute une vie. Ce faire insatiable de l'œuvre qui les convoque dans l'atelier et qui n'est souvent qu'un faux retrait, qu'une solitude feinte, tant il regarde le monde et ouvre des mondes. En faire le panorama complet demanderait un déploiement à grande échelle et une multitude d'analyses qu'une sélection de 20 artistes, 20 œuvres, 20 galeries participantes ne peut *in fine* rendre compte. J'ose néanmoins espérer qu'au-delà de celle présente – qu'accompagne bien évidemment celle sur « l'exil » d'Amanda Abi Khalil –, la nécessité actuelle à s'engager que nous partageons tous infusera en profondeur Art Paris 2023 dans son ensemble, et que chacun-e se l'appropriera avec force et courage.

Volontairement, sont placées au cœur de cette sélection quatre figures tutélaires. Premièrement, l'Américaine Nancy Spero dont le travail de peinture a tout d'abord été reconnu en France durant les années 1950. Lors de ses séjours à Paris, elle a été bouleversée par l'œuvre d'Antonin Artaud ; de retour aux États-Unis, elle s'est immédiatement positionnée contre la guerre du Vietnam



Agathe May
Un monde en profondeur, 2013
Galerie Catherine Putman

et pour la cause des femmes. Pourraient en être les arrières petites sœurs : la Camerounaise Angèle Etoundi Essamba dont tout l'œuvre photographique est dédié à la femme africaine ; l'Afghane Kubra Khademi qui tente à travers ses performance et ses dessins de recouvrir cette nature et cette puissance propre au féminin inexprimable dans son pays ; la Marocaine Randa Maroufi qui se revendique « indisciplinée » et dont les photographies et les films interrogent tout autant le masculin que le féminin ; la Chilienne Paz Corona qui met à nu dans ses peintures les corps et les identités ; la Polonaise d'origine Apolonia Sokol qui, elle, considère le tableau comme un petit théâtre peuplé de figures hiératiques aux prises avec leur quotidien, leurs sensations et leurs émotions ; la Française Prune Nourry qui s'attache aux questions bioéthiques liées au déséquilibre des genres et au détournement des nouvelles technologies à des fins de sélection des sexes. Sans oublier, Laura Henno et RaKaJoo qui, l'une comme l'autre, ont investi cette complexité des identités en exil : celle des communautés en situation

d'isolement, de déracinement ou de migration pour la première, celle d'une génération à la fois perdue et forgée dans cette double culture qu'est l'Afro-Européanité pour le second.

Deuxièmement, la double figure d'un côté de Jacques Grinberg, né Djeki Grinberg en Bulgarie, représentant de ce que l'on a appelé, durant les années 1960-1970, la *nouvelle figuration*, en opposition d'un côté à la *seconde École de Paris*, de l'autre au *Nouveau réalisme* et à la *Figuration narrative*.

Et, de l'autre, celle d'Hervé Télémaque, décédé il y a peu, cofondateur, lui, de ce mouvement de la *Figuration narrative*. Leurs œuvres sont, chacune dans leur genre, acerbes, grinçantes, mordantes et toujours teintées d'ironie. Cette même ironie du désespoir – ou du dérisoire – est présente, aujourd'hui, chez le Soudanais Hassan Musa comme chez le Français Damien Deroubaix qui ne cessent de réinvestir la peinture d'« Histoire » afin d'en faire une peinture de « notre » histoire, ou plutôt de ces événements que

l'on met assez vite à distance bien calés ou cadrés dans nos canaux d'information en continu. Ceux-là même qu'ausculte et analyse sans relâche Alain Josseau. Sans oublier l'Iranien Sépand Danesh dont les tableaux s'élaborent à partir d'un coin sans sol ni plafond qui symbolise tout à la fois un cul-de-sac et une ligne de fuite face à l'obscurantisme.

Troisièmement, Paul Rebeyrolle, dont les peintures barbares sont prémonitoires de ce monde en déclin où l'homme autodétruit, par cynisme, sa propre condition humaine et son rapport au vivant. Ce même corps à corps avec le faire de l'œuvre, nous le retrouvons tout aussi bien chez le Zimbabwéen Duncan Wylie qui affronte les formes, les couleurs et les lumières du tableau à travers de larges aplats enchevêtrés, diffractés et quasi fracturés que chez la Vietnamiennne Thu Van Tran qui creuse dans les failles de l'image et de l'histoire afin de remettre en jeu l'importance des matériaux et de la matérialité des mots et de leur sens. Chez Agathe Pitié qui nous plonge au cœur d'univers dessinés hybrides,

improbables et jubilatoires ayant tout à la fois la dimension d'une feuille de papier et celle d'un caravansérail multiculturel et universel, comme chez Agathe May qui, dans son travail inlassable de gravure, porte sur le réel un regard parfois étonné, parfois effaré, mais toujours lucide face à la surconsommation et le saccage de notre environnement avec lequel nous n'avons plus ni « ancrage » ni « encrage ».

« Résister c'est exister », nous rappelle Germaine Tillon. Si l'art ne change pas le monde, certains artistes résistent coûte que coûte et s'opposent aux coups portés. Et l'existence de leur œuvre nous oblige à ouvrir avec plus d'acuité notre regard sur l'histoire ou l'actualité, l'art ou le réel. C'est donc, en ce printemps 2023, de cet engagement, de cette contestation, de cette détermination et de cette clairvoyance des artistes et de leurs œuvres que j'ai souhaité extraire des feux pâles mais persistants face aux ténèbres qui assombrissent encore et toujours notre ciel.

Alain Josseau
Time surface #16 :
Oval office (vue de
l'exposition Geography
à la galerie Claire
Gastaud | Paris du
13 octobre au 20
novembre 2022), 2022
Galerie Claire Gastaud





Hervé Télémaque, *La Tâche Bleue*, 1989, Galerie Rabouan Moussion



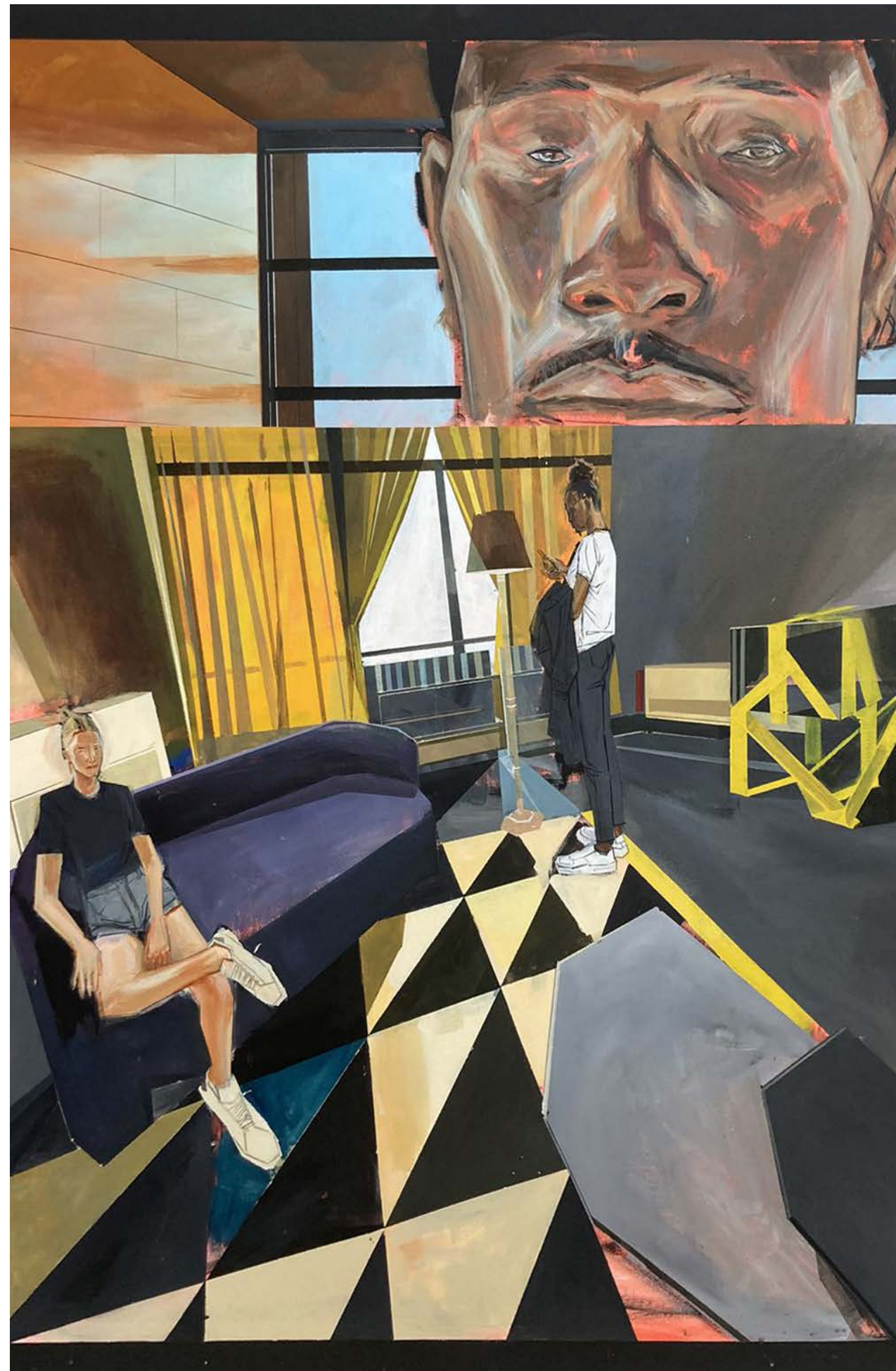
©Mathilda Olmi

MARC DONNADIEU, COMMISSAIRE INVITÉ

Marc Donnadiou (né en 1960, à Jerada, Maroc) a été conservateur en chef à Photo Élysée (Musée cantonal pour la photographie, Lausanne), après avoir été conservateur en charge de l'art contemporain au LaM Lille-Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de 2010 à 2017, et directeur du Fonds régional d'art contemporain de Haute-Normandie de 1999 à 2010. Il a été commissaire ou co-commissaire d'expositions monographiques ou thématiques de référence consacrées à la photographie contemporaine, aux pratiques du dessin, aux représentations actuelles du corps, aux processus identitaires au sein des espaces sociaux d'aujourd'hui, aux relations entre art et architecture et aux rapports entre photographie et art brut. Membre de l'Association internationale des critiques d'art (AICA) depuis 1997, il a collaboré à de très nombreuses revues étrangères et françaises, dont Art Press depuis 1994. Il a également participé à plusieurs dizaines de catalogues et d'ouvrages monographiques ou thématiques dans les domaines des arts visuels, de l'architecture, du design ou de la mode.



Angèle Etoundi Essamba
Jeu de formes, 2020
 Galerie Carole Kvasnevski



Rakajoo
Contemplation, 2022
 Danysz



Paz Corona
Untitled, 2022
 Peinture
 220 x 180 cm
 Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire

◀ PAZ CORONA ▶

Née à Santiago du Chili en 1968
 Galerie Les Filles du Calvaire

Paz Corona développe dans son travail une forme de mise à nu des corps et des identités. Si ses films sont plus directement en prise avec le réel et ses bouleversements, ses tableaux sont, eux, plus ouverts et elliptiques. Ils se fondent en effet sur des associations d'idées, de références ou de situations dont le faire de la peinture tente une résolution possible. Dans cette œuvre, trois récits s'interpénètrent autour d'un même principe de basculement d'une réalité à l'autre, d'un plan à l'autre, d'un état de conscience à un autre. Tout d'abord, une suite de films tout juste réalisés par l'artiste au Chili sur fond d'insurrection. Ensuite, une scène du film de Buster Keaton *Le Mécano de la "General"* où le personnage de l'amoureuse est extrait d'un sac postal. Enfin, la figure d'« Alice » qui ne cesse de plonger et de resurgir d'un espace du réel ou du récit à un autre. Autrement dit, cette figure accroupie sur un socle et au bord du basculement est l'allégorie d'un questionnement quasi introspectif : Comment puis-je sortir de mon déséquilibre, d'un désordre, de ce désastre ? Ou : que signifie ce présent où je me trouve, ma vie, mon destin ? ; et comment je m'en débrouille, je le dirige, je m'en émancipe, j'en décolle ?...

◀ SÉPÂND DANESH ▶

Né à Téhéran en 1984
 Praz-Delavallade

Le travail de Sépând Danesh, artiste franco-iranien, s'affirme comme un lieu d'interpellation et de dénonciation face à des situations absurdes, telles celles en cours en Iran ou au Moyen-Orient, ou celles de notre Occident où il vit depuis le milieu des années 1990.

Chacune de ses œuvres est ainsi composée à partir d'un coin sans sol ni plafond qui symbolise tout à la fois un cul-de-sac et une ligne de fuite, voire une minuscule scène de prise de parole au sein de l'espace pictural. À l'intérieur de ce cadre préétabli, l'artiste agence des saynètes tragicomiques, toutes dessinées à partir de la forme du pixel, reflet parodique de notre monde contemporain.

Fortement marquée par l'histoire personnelle de l'artiste, dont une partie de la famille a été exécutée suite à un coup d'État raté contre le régime des Mollahs en 1980, *The Bird of Misfortune* représente le guide suprême iranien, l'ayatollah Khamenei, perché tel un oiseau de proie au sommet d'une potence.

Au-delà de la dénonciation d'un pouvoir tyrannique et répressif, cette peinture s'érige contre la peine de mort en Iran, deuxième pays en nombre d'exécutions après la Chine. Elle s'inscrit également dans un engagement constant de l'artiste de défense des droits et des libertés du peuple iranien.



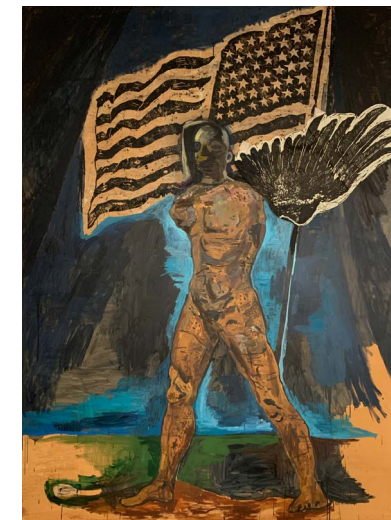
Sépând Danesh
The Bird of Misfortune, 2022
 Acrylique sur toile
 160 x 135 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Praz-Delavallade

◀ DAMIEN DEROUBAIX ▶

Né à Lille en 1972
 Nosbaum Reding Gallery

L'œuvre de Damien Deroubaix, est en dialogue permanent avec les maîtres anciens de la Renaissance, en particulier allemande, autant qu'avec les artistes de la modernité, de Picasso à Baselitz. Aussi retrouve-t-on au fil de son travail des thèmes classiques incontournables comme la mort, le guerrier ou le nu féminin qu'il revisite à partir des situations contemporaines les plus sombres comme la guerre en Irak, en Syrie ou en Ukraine. Le passé et le présent s'y percutent donc selon des jeux de mots visuels acerbes et grinçants qui empruntent de plus à la culture pop ou à la musique heavy metal.

Le tableau *Sans titre* (2020) est emblématique de cet engagement pictural : un personnage – qui n'est pas sans rappeler celui d'une sculpture de Rodin – mi-féminin mi-masculin, amputé des deux bras, y marche de façon déterminée sur fond de drapeau américain et d'aile d'oiseau fichée sur une pique comme un plumeau. Rien d'héroïque dans ce télescopage de formes symboliques sans humanité, à l'instar de rêves définitivement perdus ou d'espoirs sans retour, et pourtant tout retient notre regard face à cette facture expressionniste qui caractérise une œuvre intense en phase avec une actualité renouant sans cesse avec le tragique.



Damien Deroubaix
Sans titre, 2020
 Peinture
 250 x 180 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Nosbaum Reding Gallery



Angèle Etoundi Essamba
Couronne en dentelle 2, 2020
 Photographie
 150 x 100 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Galerie Carole Kvasnevski

◀ ANGÈLE ETOUNDI ESSAMBA ▶

Née à Douala (Cameroun) en 1962
 Galerie Carole Kvasnevski

La complexité de la situation et de la condition des femmes africaines est le thème central des portraits photographiques d'Angèle Etoundi Essamba. Prise dans différents pays et lieux de vie, chacune de ses œuvres témoignent donc, depuis plus de trente-cinq ans, « de leur fierté, de leur force et de leur conscience de soi ». Et l'usage exclusif du noir et blanc ne fait que renforcer ces contrastes qui les enferment dans un statut iconique ambigu. Pour exemple : dans *Couronne en dentelle 2* et *Jeu de formes*, datées 2020, l'opposition d'un côté entre les attributs vestimentaires occidentaux d'un blanc immaculé qui les distinguent du fond noir, et de l'autre leur corps sombre qui les rend, lui, presque invisible à l'image.

Avec une parfaite maîtrise de son médium, l'artiste brouille ainsi les cartes et déplace les repères de la représentation afin de mieux redéfinir nos rapports à l'identité et à l'altérité. « Je travaille sur le corps féminin dans une dimension symbolique et esthétique. Ce corps est une polyphonie. Il parle de luttes et d'épanouissement, de fragilité et de force, de résilience et d'engagement. [...] J'insiste sur sa singularité, sa pluralité et son universalité, valeurs dans lesquelles chaque individu se reconnaît. »



Jacques Grinberg
Le casque prison, 1964
 Huile sur toile
 81 x 65 cm
 Courtesy Galerie Kaléidoscope

◀ **JACQUES GRINBERG**
 Sofia, 1941 – Malakoff, 2011
 Galerie Kaléidoscope

Jacques Grinberg, né Djeki Grinberg en Bulgarie, est l'un des représentants majeurs de ce que l'on a appelé, durant les années 1960-1970, la *nouvelle figuration*, en opposition d'un côté à la *seconde École de Paris*, de l'autre au *Nouveau réalisme* et à la *Figuration narrative*. Farouchement contestataire et échappant à tout encadrement, ce mouvement sauvage et toujours en révolte poursuit néanmoins les voies ouvertes par l'expressionnisme allemand, en particulier Otto Dix, ainsi que par le mouvement Cobra, de par la radicalité politique des sujets et la liberté expressive du geste en peinture. Promoteur d'une approche figurative agressive, mordante et parfois cruelle jusqu'à l'insoutenable, Jacques Grinberg se fait donc très tôt remarquer tant pour la maîtrise de son langage pictural que pour son engagement radicalement anti-bourgeois et anti-militariste. *Le Casque prison* daté 1964 et *Fasciste - Tête de Rat* daté 1984 en sont deux exemples parfaits où, à vingt ans d'écart, le trait de peinture et la puissance de la couleur sont toujours et encore mis au service d'une dénonciation acerbe des pouvoirs militaires, tortionnaires et fascistes d'un XX^e siècle particulièrement barbare.

LAURA HENNO ▶
 Née à Croix en 1976
 Galerie Nathalie Obadia

Résolument politiques, les projets photographiques ou cinématographiques de Laura Henno éclairent des réalités parallèles situées en marge de nos sociétés contemporaines. L'artiste fait donc résonner dans le cadre de l'image des existences, des corps et des voix plurielles qui n'y ont pas ou plus accès. Privilégiant une approche longue et immersive au sein de communautés en situation d'isolement, de déracinement ou de migration, elle y explore les dimensions vivaces et créatrices des survies et des résistances qui s'y développent. Et les retraduit ensuite sous la forme, soit de photographies parfois mises en scène, soit de films dont l'approche documentaire contourne les codes du genre à partir de principes narratifs ou picturaux : de la posture des corps à l'expressivité du visage de chaque individualité, des jeux de lumière à l'omniprésence du hors-champ. *The Story Teller*, daté 2012, a été ainsi réalisé avec des adolescents étrangers arrivés seuls ou clandestinement en France, et met en scène la transmission entre eux d'un récit, d'une « histoire », qui permettra à chacun de convaincre les associations ou les juges de leur donner un statut, voire une reconnaissance, même si cela n'est pas nécessairement « leur » histoire propre.



Laura Henno
The Story Teller, 2012
 Tirage argentique d'après négatif sur papier Kodak satiné.
 Contre-collage sur aluminium, encadrement bois et verre classique
 74 x 94 cm
 Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles



Kubra Khademi
The Great Battle, 2023
 Peinture
 213 x 244 cm
 Courtesy de l'artiste et Galerie Eric Mouchet

◀ **KUBRA KHADEMI**
 Née dans la province de Ghor (Afghanistan) en 1989
 Galerie Eric Mouchet

Plasticienne pluridisciplinaire, Kubra Khademi a fait de son statut de femme puis de réfugiée le point de départ de son attitude d'artiste et la source de tout son œuvre. C'est en effet une performance publique, intitulée *Armor [L'Armure]*, réalisée à Kaboul en réponse à une société tyrannique et d'extrême patriarcat, qui l'a obligée à fuir son pays vers la France. Son travail se nourrit ainsi des ressources, des contradictions et des interdits des cultures musulmanes vis à vis des femmes, de la civilisation ancestrale persane à son passage à Beaconhouse National University à Lahore (Pakistan) en passant par ses souvenirs d'enfance, en particulier ses relations complexes avec sa mère ou ses sœurs et l'impossibilité de s'envisager comme artiste malgré une aptitude, gardée alors secrète, pour le dessin. « Ce que je dessine n'est pas seulement une représentation féminine mythique forcée telle que je l'ai vécue moi-même, c'est également une représentation nihiliste des femmes, ornée d'une esthétique de la force féminine et du pouvoir sexuel. C'est pour cela que les femmes y sont surdimensionnées, car la sexualité féminine est condamnée alors qu'elle doit être représentée comme un pouvoir divin et sa force éternelle. »



Alain Josseau
G255 #2, 2022
 Sculpture, Film & vidéo
 112 x 150 cm
 Courtesy de l'artiste et Galerie Claire Gastaud

Les peintures, les dessins, les vidéos ou les installations d'Alain Josseau interrogent l'image médiatique sur tous les angles : sa réalité, son inflation, ses mensonges, ses manipulations, ses détournements, ses mises en abyme... Et si, depuis 1996, son travail s'appuie sur une réflexion continue sur leur mode de fabrication et de diffusion, il s'oriente aujourd'hui sur les composantes mêmes qui les fondent : leur nature, leur définition, leur présence... *G255 #2* interpelle plus précisément nos rapports aux conflits mondiaux. Réalisée à partir de photographies, une maquette en carton gris en rotation lente, et représentant un quartier urbain en ruine, est enregistrée en direct par une webcam. Pourtant ce qui est visible sur l'ordinateur situé juste à côté n'est pas ce que perçoit littéralement notre regard, mais une traduction en noir et blanc saturée de grains, de codes et de signes caractéristiques des reportages de guerre sur l'Irak, la Syrie ou l'Ukraine diffusés sur une chaîne d'information en continu. Et ce film-là à l'écran est paradoxalement plus fascinant et presque plus réel que sa source que l'on a pourtant sous les yeux. À travers ce simulacre, Alain Josseau met ainsi en balance nos relations à la vérité des images comme aux images de la vérité.



Randa Maroufi
Bab Sebta (Ceuta's Gate), 2019
 Film & video
 Barney Production (Sophie Penson, Said Hamich)
 Shortcuts Distribution (Judith Abitbol)
 Courtesy de l'artiste et Paris-B

◀ RANDA MAROUFI

Née à Casablanca (Maroc) en 1987
 Paris-B

« Je préfère me penser comme multidisciplinaire, ou plutôt indisciplinée », telle se présente Randa Maroufi. À travers la photographie, la vidéo, la performance ou le son, elle s'attache à la mise en scène des corps dans l'espace public. Pour *Le Park* (2015), film qui l'a fait connaître, l'artiste est ainsi partie de photographies trouvées sur les réseaux sociaux afin de recréer une situation symbolique des rapports des hommes au territoire, au groupe, à leur image et à leur virilité. « Je me sers du champ de l'image afin de remettre le vivant en question et proposer une lecture du réel et de réalités sociales contemporaines auxquelles je suis sensible. [...] J'examine le territoire. Je m'interroge sur ses limites et les manières dont les individus l'investissent. Je cherche à révéler ce que ces espaces, réels ou symboliques, produisent ». *Bab Sebta* (2019) est la reconstitution de situations observées à Ceuta, enclave espagnole sur le sol marocain et théâtre de nombreux trafics. Les femmes, parties prenantes d'un système qui les oblige à franchir cette frontière chargées de dizaines de kilos sur le dos, y font face à l'image et aux regards des autres et deviennent le symbole de résistances individuelles.

AGATHE MAY ▶

Née à Neuilly-sur-Seine en 1956
 Galerie Catherine Putman

Agathe May est l'une des figures les plus importantes de la gravure contemporaine, médium qu'elle aborde selon un mode exigeant de création et non plus comme un simple moyen de diffusion d'images. Son approche est tout à fait singulière : travaillant le bois ou le lino ; privilégiant le grand format ; tirant chez elle, à la main, toutes les épreuves ; les assemblant, les combinant, les rehaussant une à une, de couleurs parfois acides. Le triptyque *Le Modèle* nous embarque ainsi dans le capharnaüm d'un espace tout à la fois réaliste et onirique, revisitation du thème incontournable du « modèle dans l'atelier » regénéré au féminin pluriel. Le passé et le présent, le savoir-faire et l'innovation, l'ordre et le désordre, le réel et l'imaginaire, la nature morte et la vie, la globalité et le détail, le portrait et l'autoportrait, soi et l'autre s'y télescopent dès lors de façon jubilatoire. Figure libre, Agathe May porte un regard toujours étonné sur notre monde, parfois fantaisiste et joyeux sur notre univers familial, parfois effaré et particulièrement noir face à la surconsommation et le saccage de notre environnement avec lequel nous n'avons plus d'« ancrage ». Fait qu'elle poursuit justement, sous la forme d'« encrage » cette fois, dans son œuvre, à l'envers et contre tout.



Agathe May
Le modèle, 2018-2020
 xylographie à encrage
 monotypique
 137,8 x 252,8 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Galerie Catherine Putman

HASSAN MUSA ▶

Né à El Nuhud (Soudan) en 1951
 Galerie Maïa Muller

Hassan Musa se réfère souvent à la personnalité de Joséphine Baker : « Elle était la femme noire qui se trouvait là, au bon moment et au bon endroit, au carrefour des grandes contradictions socio-culturelles de la société française de l'entre deux guerres : colonialisme, ethnologie, fascisme, surréalisme, primitivisme, art nègre, charleston et robes courtes. Elle était l'arbre américain qui cache la forêt africaine. » Tout l'œuvre de l'artiste se situe donc au cœur de semblables contradictions, entre récits culturels, intérêts politiques et économiques, évolutions sociales, mémoires des peuples, persistance des systèmes violents et oppressifs. À travers des jeux savants de conjonctions, de juxtapositions ou de superpositions, celles-ci resurgissent sur la toile comme d'inquiétantes réminiscences qui ravivent les non-dits enfouis dans les méandres de l'art et du monde. Ainsi, *Dante de Lampedusa II*, datée 2019, revisite ainsi *La Barque de Dante* d'Eugène Delacroix pour une traversée de nos propres enfers contemporains : la Méditerranée. Au fil de peintures ironiques et rageuses, Hassan Musa ne cesse dès lors de se demander de quelle étoffe sont faits ceux qui sont érigés – ou pas – en icônes artistiques ou médiatiques ? Par qui et pourquoi ?...



Hassan Musa
Dante de Lampedusa II (d'après Delacroix), 2019
 Peinture
 100 x 100 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Galerie Maïa Muller

◀ PRUNE NOURRY

Née à Paris en 1985
 Templon



Prune Nourry
Allaitée, 2009
 Projet « Holy Daughters »
 Impression montée sur
 visionneuse de négatifs de
 radiologie vintage, diptyque
 Chaque élément : 50,5 x 113 x
 14,5 cm
 L'ensemble : 113 x 101 x 14,5 cm
 Pièce unique
 Courtesy de l'artiste et
 Templon, Paris-Brussels-New
 York

À travers une pratique d'installation, de sculpture, de photographie, de vidéo ou de performance, Prune Nourry explore les champs de la science et de l'anthropologie, en particulier les questions bioéthiques liées au déséquilibre des genres et le détournement des nouvelles technologies à des fins de sélection des sexes, notamment en Chine (« Terracotta Daughters », 2012-2030) ou en Inde (« Holy Daughters », 2010-2013). Ayant vaincu un cancer du sein, l'artiste a elle-même eu l'impression, au cours de son traitement, de devenir le sujet de son propre travail : un corps-sculpture entre les mains expertes des médecins. Appartenant à la série « Holy Daughters », *Allaitée*, datée 2009, présente sur une visionneuse murale de négatifs de radiologie vintage une photographie couleur inédite. Réalisée en atelier, celle-ci représente un corps enceint allongé sur le dos et dont les rondeurs émergent d'un bain de lait à la manière d'un archipel sortant de l'eau, promesse de nouveaux territoires sensoriels qui nous relieraient autrement à nos cycles de vie. *Mater Earth*, sculpture monumentale immersive en béton de terre que l'artiste vient tout juste de construire dans le parc du Château La Coste, en reprend le même motif à grande échelle.



Agathe Pitié
La Forêt aux Esprits, 2022
 Œuvre sur papier
 88 x 136 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Galeria Michel Soskine Inc.

◀ AGATHE PITIÉ

Née à Castres en 1986
 Galeria Michel Soskine Inc.

Agathe Pitié abolit dans son œuvre toute notion de temps, d'espace, d'histoire, de culture, de religion ou de mythologie, préférant ainsi créer des univers hybrides, improbables et jubilatoires. Les situations résultantes, semées de formes, signes et symboles, matérialisent un caravansérail d'êtres ou d'esprits de toute origine et de toute nature qui interagissent avec notre monde contemporain global, médiatique, virtuel, voire métaverse. Celles-ci sont ensuite dessinées à la plume, avec minutie et précision, en utilisant des cernés noirs similaires aux techniques du vitrail ou de l'émail. Réalisée de retour du Cambodge, *La Forêt aux Esprits* en est un des exemples parfaits. « Je conçois chaque dessin comme si je faisais un casting guidé par un scénario soigneusement écrit dans mes carnets avec les acteurs et les rôles. Une fois que j'ai décidé du sujet de mon dessin, je remplis les pages avec mes idées. Et, comme un metteur en scène, je convoque les personnages que j'ai rencontrés au cours de mes recherches sur ce casting imaginaire qui participera à ma prochaine production. Ils sont organisés et couchés sur le papier dans un désordre qui n'est qu'apparent. Chaque scène est orchestrée, et chacun y joue le rôle qui lui est attribué. »

RAKAJOO (ALIAS BAYE-DAM Cissé) ▶

Né en 1986 à Saint-Denis
 Galerie Danysz

Ancien sportif, Baye-Dam Cissé a grandi à la Goutte-d'Or. Il devient RaKaJoo – « tête de mule » en wolof – quand il se présente en tant qu'artiste polyvalent. Il est ainsi repéré dès 2008 pour la fresque de 300 m² qu'il réalise pour son club de boxe d'Aubervilliers. Presque dix ans plus tard, il s'inscrit à l'école Kourtrajmé, fondée en 2018 par le réalisateur Ladj Ly et l'artiste JR, dont il sort diplômé en 2020 en « Art & Image ». Une exposition au Palais de Tokyo, *Jusqu'ici tout va bien*, lui permet de confronter son travail à celui d'autres artistes interrogeant l'appropriation actuelle des « cultures de la rue ». Lui s'attache à la complexité identitaire d'une génération « à la fois perdue et forgée dans cette double culture qu'est l'Afro-Européanité ». À travers ses peintures, il prend donc la parole pour mieux la donner à ces « individualités » qu'il côtoie tous les jours, issues de tout horizon et porteuses d'histoires de vie. Les angles de vue et les lignes de composition presque prismatiques qui caractérisent son œuvre visent dès lors à « capter le regard des spectateurs » et à le plonger dans leur univers. « C'est pour cela que j'utilise des grandes focales : une perspective qui nous happe au cœur des tableaux. »



RaKaJoo (alias Baye-Dam Cissé)
Toi et moi, 2022
 Acrylique et huile sur toile
 162 x 114 cm
 Datée et signée
 Courtesy de l'artiste et Danysz

PAUL REBEYROLLE ▶

Né à Eymoutiers, 1926 - Décédé à Boudreville, 2005
 Galerie Jeanne Bucher Jaeger

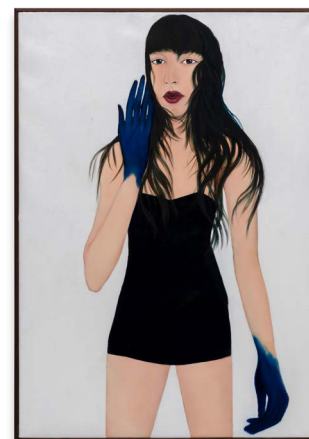
Instinctive et généreuse, la peinture de Paul Rebeyrolle s'est imposée dans le paysage artistique français à travers sa singularité, sa radicalité et sa puissance. En prise avec son époque, elle n'est qu'appel à la liberté de ton, à l'insurrection face aux pouvoirs établis, à la rébellion contre l'asservissement et l'aliénation, et à l'indépendance et l'émancipation pour tous. Portée par des matériaux quasi barbares, *La Vache rouge* (1998), de la série « Monétarisme », est prémonitoire d'un monde en déclin où l'homme autodétruit, par cynisme, sa propre condition humaine et son rapport au vivant. *Le Chien blanc* (2000), de la série « Madagascar », s'énonce en revanche, par sa densité quasi magique, comme une ode à l'altérité et à une relation renouvelée à la nature et au bonheur de vivre. « Ce qui se passe dans le monde me paraît plus dramatique, plus fort que le tableau qui pourrait sembler peut-être un peu vain [...], mais c'est là ma façon d'être peintre et c'est la seule. [...] Je peins tous les jours, et pourtant je me demande si je ne pense pas autant à la vie et aux conditions de vie des individus qu'à la peinture. Je crois que ces deux obsessions, celle de la peinture et celle de l'histoire contemporaine, se chevauchent chez moi totalement. »



Paul Rebeyrolle
Le chien blanc (série
 « Madagascar »), 2000
 Peinture
 278 x 240 cm
 Courtesy Galerie Jeanne
 Bucher Jaeger

▶ APOLONIA SOKOL

Née en 1988
 The Pill



Apolonia Sokol
Lulu Nuti, 2022
 Huile sur lin
 92 x 65 cm
 Courtesy de l'artiste
 et THE PILL®

Apolonia Sokol est emblématique d'une nouvelle génération de femmes peintres nées durant les années 1980, intrépides et audacieuses, dotées d'une forte personnalité, conscientes de ce que peut leur offrir l'histoire de l'art des formes et des signes, et attentives à ce que peut (leur) apporter le passage à la figuration d'un univers qui leur appartiendrait en propre. D'origine polonaise, l'artiste a grandi entre le Danemark et la France, vécu à New York et Los Angeles et avoue se sentir bien à Istanbul, cité byzantine et musulmane, à cheval entre Europe et Asie. Nourris de cette multiplicité de cultures et de regards, ses tableaux sont autant d'espaces clos minimalistes, de petits théâtres mentaux presque métaphysiques, peuplés de figures féminines hiératiques – y compris l'artiste elle-même – aux prises avec leur quotidien, leurs sensations et leurs émotions, mais également leurs luttes, leurs espoirs et leurs rêves. Et, comme le souligne Richard Leydier : « Elle ne choisit pas ses modèles au hasard. Elle a besoin de peindre des gens qui l'impressionnent. Des artistes, des militantes engagées dans des causes diverses, féministes ou LGBT. Elle saisit leur énergie, leur intensité. [...] Dans le même temps, elle capte leur fragilité. Ou bien y projette la sienne. »



Nancy Spero
You bear the stigma... (série
 « Artaud painting »), 1969
 Gouache, encre et collage sur
 papier
 62,7 x 50,2 cm
 © DACS / Courtesy Galerie
 Lelong & Co.

◀ NANCY SPERO

Née à Cleveland en 1926 et décédée en 2009 à New York
 Galerie Lelong & Co

Tout l'œuvre de Nancy Spero est dédiée aux victimes des totalitarismes, du capitalisme et de la domination masculine. En effet, après avoir poursuivi des études à l'Art Institute de Chicago, elle se revendique comme une artiste *underground*, indépendante et engagée dans les plus importants combats politiques, sociaux et culturels de son temps. Réduite au silence aux États-Unis, elle part à Paris de 1959 à 1964, avec son mari le peintre Leon Golub et ses deux enfants, où son travail de peinture est remarqué. De retour aux États-Unis, Nancy Spero dénonce les systèmes de violence à l'œuvre durant la guerre du Vietnam. Elle se plonge également dans l'œuvre d'Antonin Artaud, et lui dédie, au tournant des années 1960-1970, deux séries de dessins et de collages : les « Artaud Paintings » et les « Codex Artaud ». Celles-ci seront de véritables prises de conscience de son rôle d'artiste, en particulier le fondement patriarcal de l'ordre symbolique du langage et le caractère spécifique de la voix des femmes. Elle s'investit dès lors, et exclusivement, dans la défense et l'expression de la cause des femmes, revisitant sans relâche les images stéréotypées du « deuxième sexe » à travers les siècles et les civilisations.

HERVÉ TÉLÉMAQUE ▶

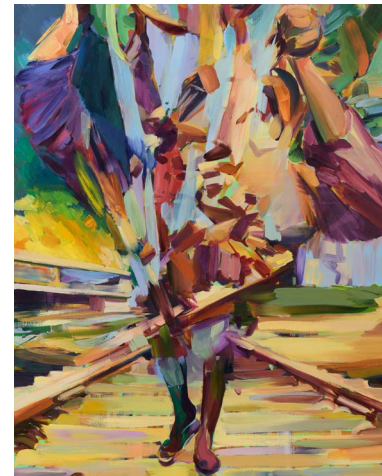
Né en 1937 à Port-au-Prince (Haïti) et décédé en 2022
 Galerie Rabouan Moussion

Hervé Télémaque a cofondé le mouvement de la *Figuration narrative* et créé un vaste corpus de travaux caractérisé par des courts-circuits visuels ou des interactions de formes et de signes proches de la vie ordinaire, de la culture populaire et des objets de consommation, à l'instar de *One more (do it again)*, remake d'un tableau daté 1959 et détruit, dédié à son professeur aux États-Unis Julian Lévi et à la mère de sa fille.

Par le biais de peintures, de dessins, de collages, d'objets et d'assemblages d'une grande force plastique, il jette ainsi un regard critique sur les rapports entre image et langage, et confronte ses expériences personnelles, sociales et culturelles avec les grands événements politiques du XX^e siècle. Mais, il s'attache surtout à mettre en lumière l'histoire et les résonances contemporaines de l'impérialisme, du colonialisme et du racisme, à travers des œuvres qui rendent compte des manières insidieuses dont ces systèmes structurants continuent de contrôler et d'imprégner nos vies quotidiennes. Dans ses dernières peintures, Télémaque revisite presque avec mélancolie, mais toujours autant d'acuité, ses origines africaines, son héritage haïtien et le vécu de la diaspora des Caraïbes.



Hervé Télémaque
One more (do it again), 2021
 Acrylique sur toile
 150 x 150 cm
 Courtesy Galerie Rabouan Moussion



Duncan Wylie
Self Construct (NGZ) #3, 2022
 Huile sur toile
 162 x 130 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Backslash

◀ DUNCAN WYLIE

Né en 1975 à Harare (Zimbabwe)
 Backslash

Pour Duncan Wylie, l'être humain a besoin d'élan et d'énergie pour avancer, se construire et, parfois, se reconstruire. Né à Harare (Zimbabwe), l'artiste a grandi dans les couloirs de la National Gallery de Harare où sa mère était conservatrice. À 20 ans, il décide néanmoins de partir pour suivre des études aux Beaux-Arts de Paris, puis de devenir Français. Il vit et travaille aujourd'hui entre la France et le Royaume Uni. *Self Construct (NGZ) #3*, daté 2022, est emblématique de son travail de peinture dont les références sont donc tout à la fois personnelles, sociales et historiques : un personnage avance sur des rails, ses bagages sur les épaules et ses bras levés en signe de détermination, comme s'il se devait de partir droit devant lui en emportant de quoi tout rebâtir. Et l'artiste lui-même d'affronter de façon engagée les formes, les lumières et les couleurs de la peinture à travers des lignes de force denses et puissantes, sur lesquelles viennent se déployer de larges aplats enchevêtrés, diffractés et quasi fracturés. Entre espoir, chaos et renaissance possible, cette double allégorie de la condition de l'être humain et de l'artiste renvoie en parallèle aux renversements politiques mis en œuvre ces dernières décennies au Zimbabwe par le Président Robert Mugabe.

THU VAN TRAN ▶

Née à Ho Chi Minh City (Vietnam) en 1979
 Almine Rech

Née au Vietnam et réfugiée en France, Thu Van Tran développe une œuvre complexe qui réinterroge l'histoire de son pays d'origine au prisme du faire artistique. Aussi a-t-elle intitulée une de ses expositions *Trail Dust [Traînée de poussière]*, formule ambiguë qui évoque d'un côté l'évanescence d'un travail presque abstrait à l'acrylique sur toile ou au pigment et à l'aquarelle sur papier, et de l'autre le nom de code de l'armée américaine pour ses épandages toxiques lors de la guerre du Vietnam. En creusant dans les failles de l'image et de l'histoire, l'artiste remet en jeu l'importance des matériaux et de la matérialité des mots et de leur sens tout autant que la capacité de l'art à éclairer les atrocités du passé ; et se joue des échelles infinies du temps tout autant que de la fragilité de la vie et la finalité de la mort. La série « Colors of Grey » s'attache ainsi à des nuages gris – élaborés à partir de la superposition de toutes les couleurs –, dont la fascinante sensualité le dispute à l'horreur d'une toxicité – naturelle ? artificielle ? – tout aussi envisageable. Les gestes artistiques de Thu Van Tran transcendent donc une certaine expérience de la beauté dans l'art, qui n'est jamais aussi innocente qu'elle ne paraît dans le réel.



Thu Van Tran
Colors of grey, 2022
 Acrylique sur toile
 130x195cm
 Courtesy de l'artiste
 et Almine Rech

L'EXIL.

DÉPOSSESSION ET RÉSISTANCE



Majd Abdel Hamid, *Muscle Memory III*, 2022, gb agency

COMMISSAIRE INVITÉE :
AMANDA ABI KHALIL

Avec le soutien de :

mUSEUMTV



Myriam Mihindou
POST SCRIPTUM, 2005
Galerie Maïa Muller

L'Exil

par Amanda Abi Khalil, commissaire invitée

PARTIR D'UN ENDROIT NE VEUT PAS DIRE NE PLUS Y ÊTRE.
L'EXIL, CHOISI OU FORCÉ, EST TOUJOURS SUBI.

DE QUOI PARLE-T-ON AU JUSTE ? D'UNE CONDITION ? D'UNE SITUATION ? D'UNE EXPÉRIENCE ?
CETTE DÉPOSSESSION DE QUELQUE CHOSE, DE QUELQU'UN OU DE SOI-MÊME QUALIFIE UN ÉTAT
PAR LEQUEL ON TRAVERSE, OU PLUTÔT ON EST TRAVERSÉ·E, PENDANT, APRÈS OU EN ATTENDANT
UNE ODYSSÉE.

Souvent associé aux réfugié·e·s, migrant·e·s, apatrides, *personae non gratae*, ou déplacé·e·s, ce terme renvoie également aux cosmopolites, expatrié·e·s et aux nomades par choix. « L'exil provoque un écrasement » (Clarice Lispector), une apathie mais il est aussi catalyseur d'imaginaires, de possibilités et d'issues à travers un autre rapport au temps et à l'attente, au langage et à l'engagement ; thématique sœur de cette sélection confiée à mon confrère Marc Donnadieu.

Mais qu'en est-t-il d'autres formes exiliques ? On peut être exilé·e·s dans son propre pays, comme l'a bien formulé Etel Adnan. L'exilance implique un processus d' « *étrangement* » (mot qui n'a pas de traduction en français - de l'anglais *estrangement*). Le sujet en exil, lui-elle aussi se heurte à la difficulté des traductions, à la nécessité de brouiller plusieurs langues et d'en inventer une nouvelle comme mode de résistance.

Pour Levinas, l'exilé·e est aussi celui-elle qui ne se conforme pas au consensus social et qui porte un autre regard, un autre mode de vie, un autre rapport au monde. N'est-ce pas là, la définition même de l'artiste ?

Pour aller encore plus loin dans les métaphores, nous partageons tous-tes, dès la naissance un premier exil qui est le détachement commun de l'utérus. Paul B. Preciado parle d'exil lié à la migration

de genre dans son récit de transition. La psychanalyste et sémiologue Julia Kristeva dit que « l'expérience de l'exil peut être une chance, à condition de vivre dans l'entre-deux : je suis moi et autre. « Il n'y a pas de soi sans autre », c'est un fondamental de la psychanalyse. » **Il y a autant de formes pour l'exil que de formes de transformations, de passages, de voyages intérieurs et extérieurs.**

Aborder le thème de l'exil dans le contexte d'Art Paris cette année est non sans risques ; le choix des galeries est excellent et la contribution d'artistes internationaux est remarquable.

Comment rendre justice à la complexité de cette notion tout en détournant l'effet « mode » et l'instrumentalisation directe d'un contexte socio-politique présent au profit du marché de l'art ?

Les guerres en Ukraine et en Palestine, cette Méditerranée qui se transforme en cimetière des traversées, l'urgence climatique, la corruption meurtrière au Liban et la montée de l'extrême droite en Europe entre autres, font un monde où les frontières sont de plus en plus disputées et les violences exacerbées.

Dans ce contexte, la responsabilité curatoriale est majeure. Quelles nuances apporter à cette sélection afin qu'elle constitue une résistance en soi, une résistance à l'instrumentalisation d'œuvres *political timing-specific* (à temporalité politique spécifique), comme formulé par

l'artiste cubaine Tania Bruguera. Les travailleur·euse·s de l'art, artistes et curateur·rice·s dont la mobilité est souvent fort célébrée, résistent à la labellisation identitaire et géographique qui renvoie à leur lieu de naissance et de travail, informations encore et toujours mentionnées dans les notes explicatives des différents formats expositifs. L'artiste contemporain appartient à un champ social plus ou moins global, il-elle est citoyen·ne du monde, il-elle est chez lui-elle partout ; toutefois, souvent, sa trajectoire biographique reflète les contextes socio-politiques sous-jacents à sa mobilité ou dans certains cas son exil, qu'il soit forcé ou choisi.

L'exil, je connais bien. Personnellement, j'en suis à mon troisième depuis la guerre civile au Liban. Aujourd'hui je suis tiraillée entre plusieurs lieux, forcée de m'inventer une nouvelle vie en dehors de Beyrouth qui agonise. Professionnellement, avec TAP (Temporary Art Platform), la plateforme indépendante curatoriale que je dirige, nous nous penchons sur les thèmes de l'hospitalité et la migration depuis 2019, en déployant des gestes radicaux, des résidences et des commandes d'art public, entre autres *A Casa é Sua* :

migração e hos(t)pitalidade fora do lugar une exposition qui a été inaugurée en avril 2022 au Paço Imperial de Rio de Janeiro. Ce projet, fruit d'une recherche sur les tensions entre hôte (*guest*) et hôte (*host*), regroupe une vingtaine d'artistes contemporains internationaux sur les problématiques des migrations, de l'exil et de l'hos(t)pitalité - terme défini par Jacques Derrida - d'une perspective Sud-Sud.

Pendant ces années d'investigation non-occidentale, je me suis intéressée à l'exil d'un point de vue qui dépasse l'entendement strictement géographique et identitaire. L'histoire de l'esclavage sur laquelle est construite le Brésil par exemple, la persécution des populations indigènes, le néropolitisme d'état et le racisme anti-noir sont autant de situations qui renvoient à des formes d'exil qui ne sont pas forcément associées à un éloignement de chez soi. Les violences, les oppressions sont tout autant instigatrices d'expériences exiliques et des entrées en résistance, comme les *Quilombos*, communautés formées par les esclaves en fuite.

Loin de sombrer dans le *pathos* de l'exil, ce que **notre sélection pour Art Paris donne**

à voir est un panorama de positions, d'images, de recherches et de langages d'artistes exilé·e·s dont les œuvres traitent de l'exil comme processus complexe, poreux, et personnel, pour l'entendre au-delà de sa connotation strictement géographique ou identitaire.

Pour cela, nous avons choisi une question comme clé de lecture à chaque œuvre sélectionnée, une manœuvre curatoriale légèrement interventionniste, toutefois assumée, qui permet aux galeristes, aux collectionneur·euse·s, aux publics et aux lecteur·ice·s d'aller ailleurs dans l'interprétation de ce qui leur est donné à voir.

Quelles traductions pour l'exil ? Peut-on continuer lorsque le temps ne s'écoule plus ? L'exil pour qualifier une œuvre polymorphe ? Survit-on à un quotidien ou grâce au quotidien ? Peut-on imaginer un chez-soi démultiplié dans la mobilité ?

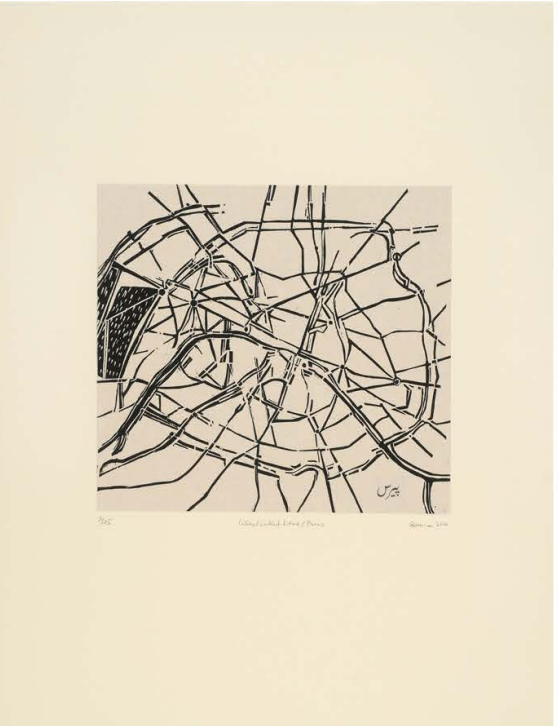
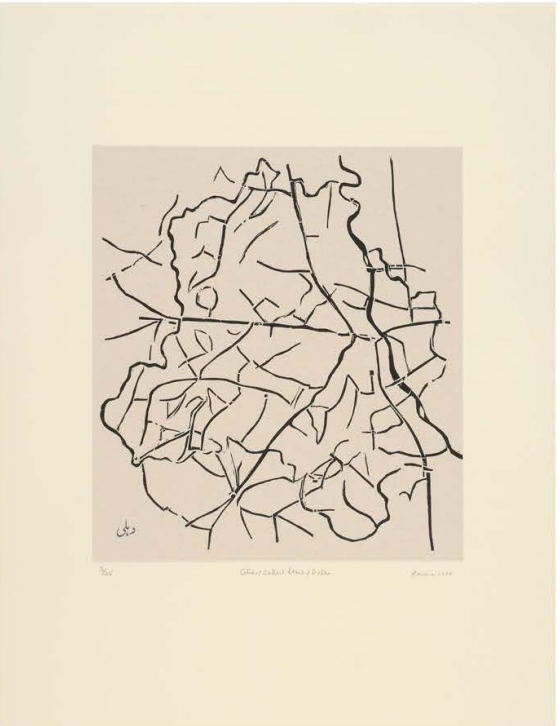
Le photomontage du Brésilien Roberto Cabot, *Soirée sur la Seine avec Pain de Sucre* (2017), résume avec humour cette trajectoire de l'exilé·e à la fois ici et là-bas. Anas Albraehe, Christine Safa, Nabil el Makhloufi et Leylâ Gediz, peignent des paysages du quotidien qu'on subit mais qui à la fois nous sauvent. Aung Ko,

Nge Lay, Ivan Argóte, Boris Mikhailov et Estefanía Peñafiel Loaiza s'attèlent aux événements de l'Histoire à travers des histoires individuelles et collectives.

Myriam Mihindou, Majd Abdel Hamid et Leyla Cárdenas abordent la fragilité et ont comme point commun l'usage du textile et du fil, médium très évocateur du point de vue de notre thématique. Tirdad Hashemi et Zarina s'inspirent de leurs parcours autobiographiques pour témoigner de situations de survie. Laure Prouvost, José Ángel Vincench et Taysir Batniji ponctuent cette sélection avec des gestes conceptuels où le littéral devient radical.

Bienvenu·e·s. Nous espérons que ce parcours sur l'exil aura au moins souligné la porosité de cette conception et été un lieu d'accueil à une pluralité d'accents : un lieu qui t'accueille.

C'est la Méditerranée. C'est l'endroit où tu arrives. C'est la Grèce. C'est le lieu qui t'accueille. C'est le sol qui pourrait être sous tes pieds. C'est la mer qui te noie. C'est l'Europe. [...] C'est Calais. C'est le monde. C'est Paris. C'est la maison dans laquelle tu as été heureux et où tu ne reviendras jamais. [...] C'est le lieu où tu arrives. (Paul B. Preciado, 2019)



Zarina
Cities I called home, 2010
Galerie Jeanne Bucher Jaeger



Nge Lay, *Les fenêtres*, 2022, A2Z Art Gallery



©Marssares

AMANDA ABI KHALIL, COMMISSAIRE INVITÉE

Amanda Abi Khalil, curatrice indépendante, vit entre Paris, Beyrouth et Rio de Janeiro. Elle a fondé TAP (Temporary Art Platform) en 2014. Cette plateforme curatoriale engagée dans les pratiques contextuelles, publiques et sociales dans l'art contemporain est à l'initiative de résidences d'artistes, de commandes, de projets de recherche sur l'art dans les espaces publics et vise à la médiation entre arts, territoires et sociétés.

Togetherwetap.art. Pour cette mission, elle a été assistée par la commissaire Alexia Pierre, membre de l'équipe TAP (Temporary Art Platform).



Nabil El Makhoulfi
Le rituel, 2019
L'Atelier 21



Majd Abdel Hamid
Burj (Tower), 2021
 Fil de coton sur tissu
 28 x 26 cm
 Pièce unique
 Courtesy gb agency,
 Paris
 Photo : Aurélien Mole

◀ **MAJD ABDEL HAMID**
 gb agency

« Es-tu capable de normalité dans une réalité anormale ? »
Mahmoud Darwich

La répétition compulsive d'un geste perpétré pour pallier une angoisse se mue en automatisme qui ne résout rien mais cherche à apaiser. La broderie devient une occupation du temps, une usure des doigts, une habitude réconfortante qui donne au quotidien un semblant de normalité. Artisanat traditionnel et emblématique du patrimoine palestinien, c'est pour son pouvoir, moyen radical d'expression libre et activiste, que Majd Abdel Hamid en a fait l'un de ses médiums. Abstractions colorées, cartes redessinées, polaroids brodés se succèdent dans les carnets au format de poche. *Muscle Memory* (2022) est une lettre d'amour à la ville dans laquelle l'artiste vit depuis plusieurs années : Beyrouth. La série devient une subjective déambulation dans le paysage urbain aux cicatrices nombreuses, qui est pourtant devenue un refuge pour l'artiste palestinien.

Exilé de naissance (né en 1988, à Damas, Syrie), l'artiste basé entre Beyrouth et Ramallah invente à travers sa pratique multimédia son propre territoire de mémoire et cherche sa forme de deuil. Tirant son inspiration de pratiques ancestrales en Palestine, passant par exemple par la teinture, le lavage, et la répétition d'une action, Majd Abdel Hamid rend la matière vivante, et procède à ce que l'on pourrait appeler un raccommodage physique aussi bien qu'émotionnel. La gestuelle méthodique derrière ces points de couleurs s'impose au-delà de l'esthétique, comme technique de survie.

ANAS ALBRAEHE ▶
 Saleh Barakat Gallery

« Le rêve peut-il encore rêver ? » – Mahmoud Darwich

De riches aplats de peinture retranscrivent l'épaisseur douce du sommeil rêveur, échappatoire à la réalité.

Dans le tableau, une figure disparaît dans des montagnes nuageuses aux couleurs chaudes ; elle semble avoir succombé à l'envoûtement salvateur bien qu'éphémère de quelques minutes inconscientes. La vulnérabilité humaine est retranscrite dans toute son universalité, humble et réaliste. Si le rêve demeure une nécessité sociale, pour reprendre Guy Debord, il en est d'autant plus une condition de survie dans l'exil. La série des *Rêveurs* d'Anas Albraehe dépeint des personnages sur un fond abstrait, les extrait ainsi de tout contexte et leur permet d'exister en dehors de toute perspective – qu'elle soit sociale ou picturale.

L'artiste (né en 1991, en Syrie) a quitté Damas peu après le début de la guerre et est désormais installé au Liban, où il développe une pratique transdisciplinaire. Cette dernière est notamment portée par un intérêt pour les besoins d'assistance psychosociale, à laquelle il est introduit après avoir passé une année auprès de réfugié-e-s. Dans ses peintures et ses performances théâtrales, Anas Albraehe nous rapproche avec sensibilité de la détresse psychologique de l'exil, de l'abandon d'une existence et du bouleversement qu'il implique.



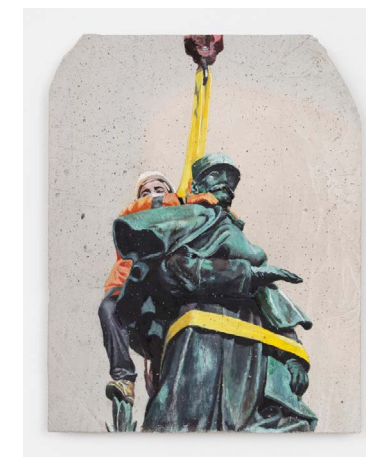
Anas Albraehe
Untitled, 2022
 Huile sur toile
 68 x 98cm
 Courtesy Saleh Barakat Gallery

IVÁN ARGOTE ▶
 Perrotin

Dire au revoir ; le commencement d'une nouvelle histoire ?

Cette peinture sur béton capture l'instant de déracinement, de déplacement, d'un monument, intervention publique réalisée par Iván Argote, et documentée à travers le film intitulé *Au revoir Joseph Gallieni* (2021). Ce geste radical et fictionnel consiste en l'enlèvement d'une statue coloniale de son socle. L'artiste y enlance l'administrateur français de sangles, avant que la sculpture ne soit déboulonnée et suspendue, Place Vauban, à Paris. Avenir incertain d'une histoire.

L'artiste et réalisateur (né en 1983, à Bogotá, Colombie) vivant à Paris questionne – à travers ses sculptures, installations, films, et performances – les récits historiques dominants et, mêlant l'intime au politique, propose de nouveaux usages collectifs de l'espace public. Pour Argote, l'imagination est centrale pour contribuer au changement et au détournement des systèmes ancrés dans les institutions. Si la série *Bondage* est emblématique du travail d'Argote autour des monuments à travers le monde, elle souligne particulièrement que ces derniers invisibilisent d'autres récits – ceux des victimes des violences coloniales. Alors réinventer leurs futurs, leur dire au revoir, c'est à la fois confronter l'urgence de la question et commencer une nouvelle histoire.



Iván ARGOTE
Bondage, Joseph Gallieni & I,
 2021
 Huile sur béton, aluminium
 39.5 x 30.8 x 2.5 cm
 Courtesy Perrotin

◀ **TAYSIR BATNIJI**
 Galerie Eric Dupont



Taysir Batniji
Suspended Time, 2007
 Verre et sable
 27 cm x 10 cm
 Courtesy Galerie Eric Dupont

Peut-on continuer lorsque le temps ne s'écoule plus ?

Le sablier est renversé de façon à ce que le sable ne se déverse plus. Le temps est figé dans ce réceptacle en verre à la forme évoquant désormais l'infini. L'arrêt du temps est-il vraiment désirable ? La sculpture conceptuelle de Taysir Batniji nous évoque le limbo de certaines situations non-choisies, subies, bloquées en un *statu quo* sans issue et sans capacité d'agir, aucune. Cette œuvre appartient à une série de projets réalisés à partir du départ de l'artiste de Gaza, Palestine, en 2006. Le cours des choses est suspendu – une demande de visa, une valise en lieu de placard, un trousseau de clefs qui ne sert plus, le décompte des jours d'un retour attendu. Il est impossible d'intervenir sur l'espace-temps ; l'exil nous le rappelle. *Suspended Time* (2007) semble presque défier cette universelle vérité. Arrêter le temps si on ne peut pas l'influencer.

Taysir Batniji (né en 1966, à Gaza, Palestine), depuis ses études d'art à Naplouse puis à Paris, vit et travaille entre la France et la Palestine. Imprimé de cet entre-deux de réalités, il a développé une pratique artistique pluridisciplinaire, métaphorique et conceptuelle ; ses dessins, photographies, installations, et performances, discrètes et à l'échelle de sa vie, révèlent avec poésie la fragilité d'une identité, existence en *mouvement* permanent.



Roberto Cabot
Soirée sur la Seine avec Pain de Sucre, 2017
 Photographie, collage
 40 x 30 cm
 Courtesy Galerie Anne de Villepoix

◀ **ROBERTO CABOT** Galerie Anne de Villepoix

Quelle est ta ville merveilleuse ?

À première vue des cartes postales, ces photographies modifiées par Roberto Cabot, font écho à ce que vivre entre deux lieux impose comme gymnastique au cerveau. Les réalités se mélangent, des rapprochements d'idées s'opèrent, de nouveaux paysages apparaissent. La montagne iconique du Pain de Sucre de Rio de Janeiro se dresse en panorama derrière Notre-Dame de Paris, comme s'il s'agissait de la toile de fond permanente d'une géographie dédoublée. Déroutant de premier abord, ce chevauchement visuel est aussi imbibé d'humour et de fantasme ; il est absurde.

La série des *E-Scapes* (2010) utilise les symboles touristiques de ces lieux, souvent victimes de préjugés figés dans les imaginaires imposés, pour déjouer des visions du monde façonnées par des schémas de pensée occidentaux capitalistes.

Pionnier de l'hybridation entre l'Internet et l'art depuis les années 1990, la pratique de Cabot recoupe aussi bien la peinture, que la photographie ou l'installation. L'artiste voyageur, figure majeure sur la scène contemporaine brésilienne (né en 1963, à Rio de Janeiro), vit à Paris, après avoir vécu en Argentine, à New York et sillonné l'Europe. C'est donc d'une position consciente de ses multiples attaches culturelles que sa pratique multimédia se forme ; un commentaire sur les manières d'habiter le monde dans l'alter-modernité.

LEYLA CÁRDENAS ▶

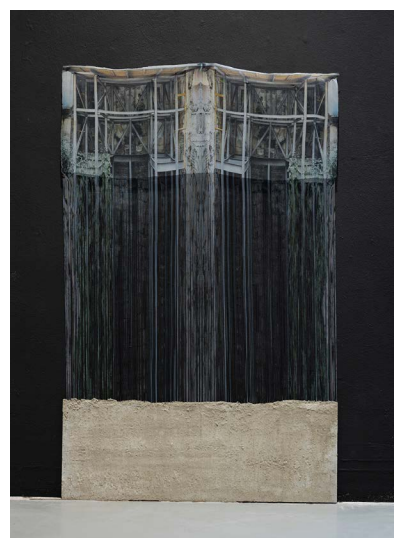
Galerie Dix9 - Hélène Lacharmoise

Peut-on voir par-delà l'irréversible ?

Les deux œuvres (dé)tissées matérialisent le temps en fuite, la porosité de la mémoire, la ruine du souvenir. Tels des mirages, des éléments d'architecture se dévoilent par strates, suggestifs de lieux dont l'histoire s'effiloche, semble s'effacer.

La technique d'impression par sublimation sur tissu que Leyla Cárdenas développe dans ses œuvres laisse transparaître un jeu de transparence, donnant un effet presque fantomatique à la photographie, et permet ainsi d'en excaver les transformations accumulées et l'immanence du passé. Si *Irreversible* (2018), de par son socle immuable en béton, semble témoigner d'une impossibilité de retour en arrière, *Unweaved Portal* (2022) inspire une perspective orientée vers l'avenir – si la porte consente à s'ouvrir. Deux temporalités conceptuellement évocatrices des poids accompagnant l'exil.

Dans sa pratique de la photographie, l'artiste (née en 1975, en Colombie), basée à Bogotá, effectue un travail de fouille des espaces abandonnés, témoins des pertes et de l'oubli. Sa démarche sculpturale cherche à explorer les transformations sociales, à faire réapparaître les mémoires disparues. Leyla Cárdenas met le doigt sur la perpétuelle angoisse de l'exil qu'est la ruine du souvenir.



Leyla Cardenas
Irreversible, 2018
 Technique mixte
 100 x 70 x 24 cm
 Courtesy Galerie Dix9 - Hélène Lacharmoise

NABIL EL MAKHLOUFI ▶

Galerie l'Atelier 21

Que se passe-t-il lorsque l'on se reconnaît dans un regard isolé par la foule ?

Assemblées de silhouettes, amalgamées, coagulées, semblant ne faire qu'un seul corps groupé. Pourtant ce sont souvent des personnes isolées qui se retrouvent dans ces attroupements. Les peintures de Nabil El Makhoulfi capturent l'essence même de l'attente dans la foule, impersonnelle et oppressante, hors-temps quel que soit le contexte (qui d'ailleurs disparaît dans ces œuvres). Les contours des figures souvent de dos se floutent les uns avec les autres, mais l'artiste sait nous saisir par la singularité d'un détail – comme la réalité de ces situations le fait. Parfois, un visage se détache de la masse et nous regarde. *Eye contact* ? Pourtant, souvent le regard n'interpelle pas, il est vide et semble *ailleurs*.

Nabil El Makhoulfi (né en 1973, à Fès) navigue entre son Maroc natal et sa ville d'adoption Leipzig, en Allemagne. Ses allers-retours culturels permettent à l'artiste d'aborder les questions de dépaysement et d'anonymat de l'être social, ce à travers le collectif davantage que l'individuel. Ses peintures, à la frontière de la figuration, sur les franges du symbolisme, deviennent des portraits sociaux inspirés du Maroc et observent le même déplacement contextuel que leur auteur.



Nabil El Makhoulfi
La foule X, 2016
 Acrylique et huile sur toile
 130 x 170 cm
 Courtesy L'Atelier 21 Art Gallery

◀ **LEYLÂ GEDİZ**

The Pill



Leylâ Gediz
Untitled (broken egg), 2020
 Huile sur lin
 50 x 40 cm
 Courtesy THE PILL®
 Photo credit: João Neves

Quels indices pour trouver sa place ?

Un équilibre précaire menace de s'écrouler ; un œuf est brisé, éclaté. Deux temporalités se font face dans ces peintures aux tonalités minimales de Leylâ Gediz : l'anticipation d'un événement et le choc d'une catastrophe irréparable. Deux sentiments propres au déplacement, qu'il soit prémédité ou précipité. Les objets du quotidien que l'artiste met en scène dans des compositions au réalisme fin et à la narration réfléchie, se lisent comme des métaphores pour les puzzles de la vie, des indices à déceler dans la routine de tous les jours, des énigmes à résoudre.

Leylâ Gediz (née en 1974, à Istanbul, Turquie) s'est installée il y a quelques années à Lisbonne, Portugal. Sa pratique conceptuelle de la peinture s'échappe parfois du canevas et se déploie dans l'espace, à travers des sculptures ou installations qui s'articulent en relation les unes aux autres – telles une série de questions pointant vers une même interrogation plus enfouie. Décéléable dans son attention particulière au placement, l'artiste s'intéresse justement aux notions de place et de déplacement, aux problématiques d'appartenance, d'intégration, de citoyenneté. Le terme « denizen » a déjà été emprunté pour qualifier celles et ceux qui appartiennent à un endroit seulement en l'habitant, en le fréquentant. L'échelle discrète et intime des œuvres de Gediz semble nous encourager à regarder depuis notre propre intérieur les points d'interrogations que ses toiles, opérant comme des introspections, nous adressent.



Tirdad Hashemi
As we start moving our fear will vanish, 2023
 Peinture
 58 x 58 x 2 cm
 Courtesy gb agency

◀ **TIRDAD HASHEMI**
 gb agency

Le quotidien adoucit-il la colère ?

Peur attachée à l'enfermement, souvenirs des violences subies, les traumatismes resurgissent toujours brusquement, subitement, violemment. Le pastel gras ou le crayon saisissent l'immédiateté de ces réalités qui taraudent, dans une esthétique griffonnée presque enfantine. Les scènes extraites du quotidien de l'artiste sont pourtant loin d'être naïves ; ces dessins hâtifs et peintures criardes traduisent des états se succédant, des émotions la traversant, des angoisses subsistantes. Fantômes, cauchemars, tiraillements ou banalités, à travers une toute nouvelle série, Tirdad Hashemi retranscrit sur papier des visions directes et honnêtes de sa vie, et les partage avec nous de la manière la plus crue et directe possible.

L'artiste iranienne (née en 1991, à Téhéran) fuit l'insécurité de son pays dans lequel son identité et son homosexualité ne lui permettent pas d'exister librement. Souvent le personnage principal dans ses petits feuillets emportables, elle construit son œuvre tel un journal intime, où les titres ont un rôle de narration autant que de dénonciation. Ses pièces les plus récentes naissent d'une lettre adressée à sa mère, tandis que nombreux de ses dessins circulent, autant qu'émergent, dans des cercles d'intimité, des bulles de soutien, des communautés protectrices, des amitiés en exil.

AUNG KO & NGE LAY ▶
 A2Z Art Gallery

Survit-on à un quotidien ou grâce au quotidien ?

Les scènes intimes, voire anodines, d'un quotidien en reconstruction se superposent à une réalité politique lointaine, et pourtant omniprésente. De l'installation présentée, deux langages visuels se détachent. Les œuvres de Aung Ko et Nge Lay s'imbriquent pour témoigner de leur nouvelle réalité. Les peintures et dessins au crayon d'Aung Ko (né en 1980) esquissent une chronologie personnelle et politique de la famille en exil. Les petits formats représentent tantôt des moments de vie précédant le départ, tantôt nous livrent un aperçu du journalier depuis leur arrivée. Pour Nge Lay (née en 1979), sa pratique multimédia – alliant sculpture, photographie, vidéo, ainsi que la linogravure depuis plus récemment – lui permet d'archiver cette survie qu'est devenue leur réalité au jour le jour.

Le couple ayant fui il y a plusieurs mois le Myanmar et sa guerre civile sanglante, est désormais installé avec leur fille à Paris. Forcés d'abandonner leurs projets menés en communauté, c'est un recommencement de zéro pour les deux artistes, ayant même repris des études aux Beaux-Arts. Superpositions des réalités et questionnements sur la mémoire ; à travers leurs pratiques artistiques, transparait le combat politique et intime, mais avant tout le quotidien qu'est l'exil.



Aung Ko
Diary #20, 2022,
 acrylique sur papier
 24 x 29 cm
 Courtesy A2Z Art Gallery



Boris Mikhailov
Untitled from the 'Sots Art' series,
 1975-1986
 Photographie noir et blanc
 rehaussée à l'aniline
 60 x 50 cm
 chaque édition est unique - éd 3/3
 Courtesy Galerie Suzanne Tarasieve

▶ **BORIS MIKHAILOV**
 Galerie Suzanne Tarasieve

Manipuler la réalité pour s'exiler sans partir ?

Deux photographies de Boris Mikhailov se détachent par une plasticité presque surréelle. Devenues presque cartooniques à travers des couleurs exagérées, elles sont empreintes d'une nostalgie hors-temps, hors réalité, d'habitude propre à l'aquarelle. Issues de la collection privée de l'artiste et montrées pour la première fois, ces œuvres sont emblématiques de son engagement politique.

Les photographies en noir et blanc sont extraites de la série *Sots Art*, pour laquelle l'artiste rehausse ses clichés à l'aniline, les colore manuellement. Geste fort, radical, et pourtant à la simplicité enfantine, il rajoute de la couleur à la réalité grise qu'il capture dans des moments collectifs caractéristiques de la vie en Union Soviétique entre les années 1970 et 1980. Le Sots Art était un mouvement artistique dissident né en Russie au début de ces décennies ; pouvant s'apparenter à un pop art soviétique, il est caractérisé par un détournement d'images et d'objets, longtemps exclu des expositions officielles. Artifice permettant à Mikhailov de réaliser un travail de photographie sociale – sévèrement réprimé à l'époque – l'artiste appose un regard ironique sur les scènes documentées tout en les rendant kitsch, parfois grotesques, parfois tout simplement belles, rêveuses. C'est aussi une manière de compromettre les images consommées au quotidien et la vision d'une fausse réalité idéologique qu'elles imposent.

Boris Mikhailov (né en 1938, à Kharkiv, Ukraine), artiste contemporain majeur, vivant entre Berlin et Kharkiv, développe une photographie aussi expérimentale et conceptuelle, que sociale, politique et engagée, depuis plus de cinquante ans. Traversant l'histoire agitée et les crises de son pays, l'humour, le ridicule et la dérision, qui transparaissent tout au long de sa pratique, prouvent son activisme subversif continu.



Myriam Mihindou
Imago Mundi, 2015
 Sculpture, œuvre sur papier,
 textile, technique mixte
 70 x 100 cm
 Courtesy Galerie Maïa Muller

◀ **MYRIAM MIHINDOU**
 Galerie Maïa Muller

Peut-on être fragilisé·e-s sans pour autant casser ?

Le coton qui tamponne les hématomes, le fil qui recoud les plaies, le savon qui purifie les cicatrices. Ces matériaux se retrouvent tous dans les œuvres de Myriam Mihindou. Ces « fragiles incassables » empruntent leur propriété résiliente aux corps forcés d'endurer ; déplacés, mutilés, transformés. Le corps, sa vulnérabilité et les traumatismes répressifs qu'il subit, occupe une place centrale dans les sculptures, broderies, installations, et particulièrement les « transperformances » que l'artiste franco-gabonaise pense comme des rituels de restauration, des tranches de guérison.

Pour Myriam Mihindou (née en 1964, à Libreville, Gabon), ce sont plus de vingt années de nomadisme entre le Gabon, l'île de La Réunion, l'Égypte, le Maroc, l'Ouganda, et la France – où elle est basée – qui nourrissent son travail transdisciplinaire. L'artiste, lauréate du Prix Aware 2022, capte et cherche à faire circuler l'énergie organique et mémorielle des lieux, des matières et des corps, qu'elle rencontre au fil de ses voyages. C'est une langue monde que sa pratique propose, une manière de sonder les luttes de pouvoir à travers les géographies, d'adresser les oppressions coloniales qui les habitent.

ESTEFANÍA PEÑAFIEL LOAIZA ▶
 Galerie Alain Gutharc

Les traces invisibles disparaissent-elles ?

Cette œuvre photographique est ce qui reste d'un accident mécanique de la caméra. Quelques clichés restés limpides se juxtaposent à ceux floutés, comme des souvenirs tantôt nets tantôt évanescents. On y distingue une barque, évocatrice du départ.

La pellicule endommagée est tirée d'un projet à travers lequel Estefanía Peñafiel Loaiza se lance sur les traces de Carmen, ayant rejoint un mouvement révolutionnaire avant de disparaître en Équateur dans les années 1980. À cheval entre la réalité, l'imaginaire, et la subjectivité du souvenir, ce pistage, ce voyage – aussi bien temporel que géographique – dans lequel l'artiste se lance, est une ode à l'invisibilité des empreintes que nous laissons dans le paysage. Aux multiples trajets qu'un paysage a connus, puis effacés.

Née en 1978 à Quito, en Équateur, et ayant vécu en France depuis de nombreuses années, Estefanía Peñafiel Loaiza appartient aux deux pays. Travaillant comme une archéologue de la photographie, l'artiste a ainsi l'habitude, dans son travail, de naviguer des histoires, de manipuler des archives, de fouiller des souvenirs, de révéler ce que cache une image.



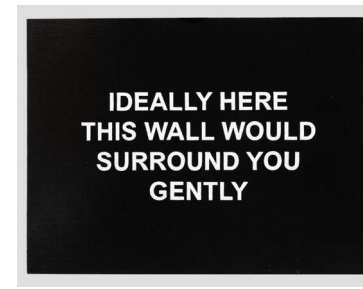
Estefanía Peñafiel Loaiza
Sans titre, 2021
 Photographie
 180 x 150 cm
 Courtesy de l'artiste
 et Galerie Alain Gutharc

LAURE PROUVOST ▶
 Galerie Nathalie Obadia

L'exil pour qualifier une œuvre polymorphe ?

Les mots prennent toute leur autorité sur ces panneaux qui intimement à celui-celle qui les lit un ordre ou invitation à réfléchir. Ces phrases infiltrent les imaginaires sans nous en laisser le choix. C'est un retranchement vers l'intérieur de nous, intime, personnel, unique, que ces messages provoquent. La série des *Signs* poétique et radicale a commencé en 2009. Constante dans la pratique pluridisciplinaire de Prouvost, ces messages, tantôt peinture, tantôt performance, parfois images, parfois objets, prennent le ton et l'esthétique des *posts* sur les réseaux sociaux. Cette série est un journalier sur la dépossession et la désorientation, qualificatifs de notre manière d'être dans un monde hypercapitaliste, mais surtout un commentaire sur l'œuvre d'art polymorphe radicale dans sa contemporanéité, elle-même en exil.

Laure Prouvost (née en 1978, à Croix-Lille, France) vit et travaille entre la Belgique et le Royaume-Uni. Artiste aux propositions transversales, radicalement contemporaine, elle est connue pour son travail multimédia. Inclure une artiste française, c'est aussi affirmer un autre regard sur l'exil. Un exil qui est intérieur à chacun de nous, qui provoque une scission dans les esprits. L'exil c'est aussi une manière de penser individuelle. Les *Signs* de Laure Prouvost nous imposent d'en faire l'exercice.



Laure Prouvost
*IDEALLY THIS SIGN WILL
 MAKE YOU FREE FROM
 SYSTEM*, 2020
 Huile, collage et vernis sur
 panneau
 30 x 40 x 2 cm
 Courtesy Galerie
 Nathalie Obadia

◀ **CHRISTINE SAFA**
 Galerie Lelong & Co.

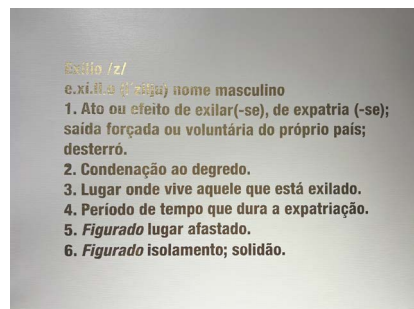


Christine Safa
La mer, par-delà ton épaule II,
 2021
 Huile sur toile
 18,5 x 20 cm
 Courtesy Lelong & Co.

À quel moment ne voit-on plus qu'un visage aimé dans un paysage languai ?

La ligne d'horizon du paysage se superpose au contour d'une clavicule. Les reliefs d'un corps et d'une montagne se confondent. L'exil c'est vivre avec l'éloignement permanent d'un lieu, de lieux, dont les images subsistent par les souvenirs. Ces derniers apparaissent souvent par fragments, par jeux d'associations. Ces fragments et leurs superpositions nous parviennent à travers les peintures de Christine Safa. Des *vistas*, brouillant la frontière entre abstraction et figuration, apparaissent sur des toiles riches en pigments, denses en matière, nous permettent de plonger dans la lumière de la Méditerranée, filtrée par ses souvenirs d'enfance au Liban.

L'artiste d'origine libanaise (née en 1994, au Chesnay, France) aborde la distance que son pays impose. La question de l'intergénérationnalité et du rôle de la diaspora dans la compréhension du sentiment de l'exil est ici clé. Sa pratique est inscrite dans une maîtrise de l'abstraction – écho à l'œuvre d'Etel Adnan – et surfe sur le cliché de la carte postale, du lieu fantasmé.



José Ángel Vincench
Exilio, 2019
 Sérigraphie sur toile
 60 x 80 cm
 Courtesy 193 Gallery

◀ JOSÉ ÁNGEL VINCENCH 193 Gallery

Quelles traductions pour l'exil ?

Autoritaires et sacrées, les lettres dorées de la sérigraphie sur toile forment un corpus de définitions du mot *exil* en plusieurs langues. Semblant d'unité à travers le format uniforme et le design graphique harmonieux de ces panneaux, les définitions sont pourtant radicalement distinctes les unes des autres, tant en contenu qu'en exhaustivité. L'œuvre souligne la multiplicité des compréhensions de ce qu'est l'exil, et rend presque absurde la sanctification d'un écriteau de quelques lignes prétendant encapsuler une explication objective de cette problématique bouleversant la géopolitique de notre monde. L'artiste redouble d'ironie en utilisant l'or, symbole de l'idéalisme capitaliste, et des conquêtes historiques passées des tropiques. *Exilio* (2019) nous interroge sur la subjectivité de la traduction.

José Ángel Vincench (né en 1973, à Holguín, Cuba) est un artiste conceptuel cubain. Ses œuvres souvent abstraites se catalysent autour d'une critique, formellement implicite et poétique, de l'autorité des systèmes, tant politiques qu'économiques. Il travaille depuis un territoire opprimé par un régime totalitaire et censeur, où l'exil est une menace omniprésente.

ZARINA ▶

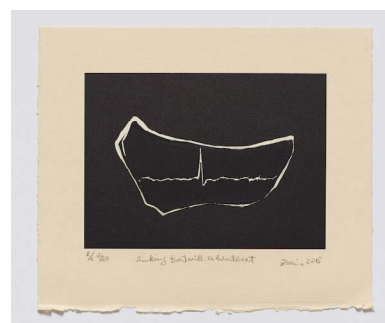
Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Peut-on imaginer un chez-soi démultiplié dans la mobilité ?

Trouver où se réfugier n'est pas aisé. L'itinérance de l'exil impose une logistique de réinstallation à chaque nouvelle étape, l'aménagement d'un chez-soi sous chaque nouveau toit ; cycle inlassable jusqu'à soit élu un domicile pour de bon. Mais qu'en est-il lorsque la mobilité, cette *homelessness*, est sans fin ? À défaut d'une maison, quel refuge pour les dépossédé-e-s ? Peut-être une feuille de papier suffit-elle. La fragilité, finesse, humilité, et force du collage *Sinking Boat with a heartbeat* (2016) est à l'image de la vie de Zarina, que son œuvre retrace.

Née en 1937, à Aligarh, dans le nord de l'Inde, Zarina décède et réalise son ultime voyage en 2020, depuis Londres, Royaume-Uni. La partition de son pays, l'imposition d'une frontière artificielle en 1947, marque pour l'artiste – n'ayant alors que 10 ans – le début d'une vie estampillée par le déracinement. Son existence en exil se poursuit en suivant pendant près de vingt ans son mari diplomate dans ses déplacements, que l'on retrouve dans *Cities I called home* (2010). Ses dessins et gravures qui feront sa notoriété suivent son cheminement, exprimant l'aliénation de l'exil et la dislocation géographique, l'abandon de sa maison.

L'artiste indienne l'avouait : « Nulle part je me sens à la maison, mais l'idée de la maison me suit partout où je vais ».



Zarina
Sinking Boat with a heartbeat
 (Série Refugee Camps), 2016
 Œuvre sur papier
 24 x 28 cm
 Courtesy Galerie
 Jeanne Bucher Jaeger



Boris Mikhailov
Untitled from the 'FotoZeit Salza' series, 1997
 Galerie Suzanne Tarasiève

SOLO SHOW.

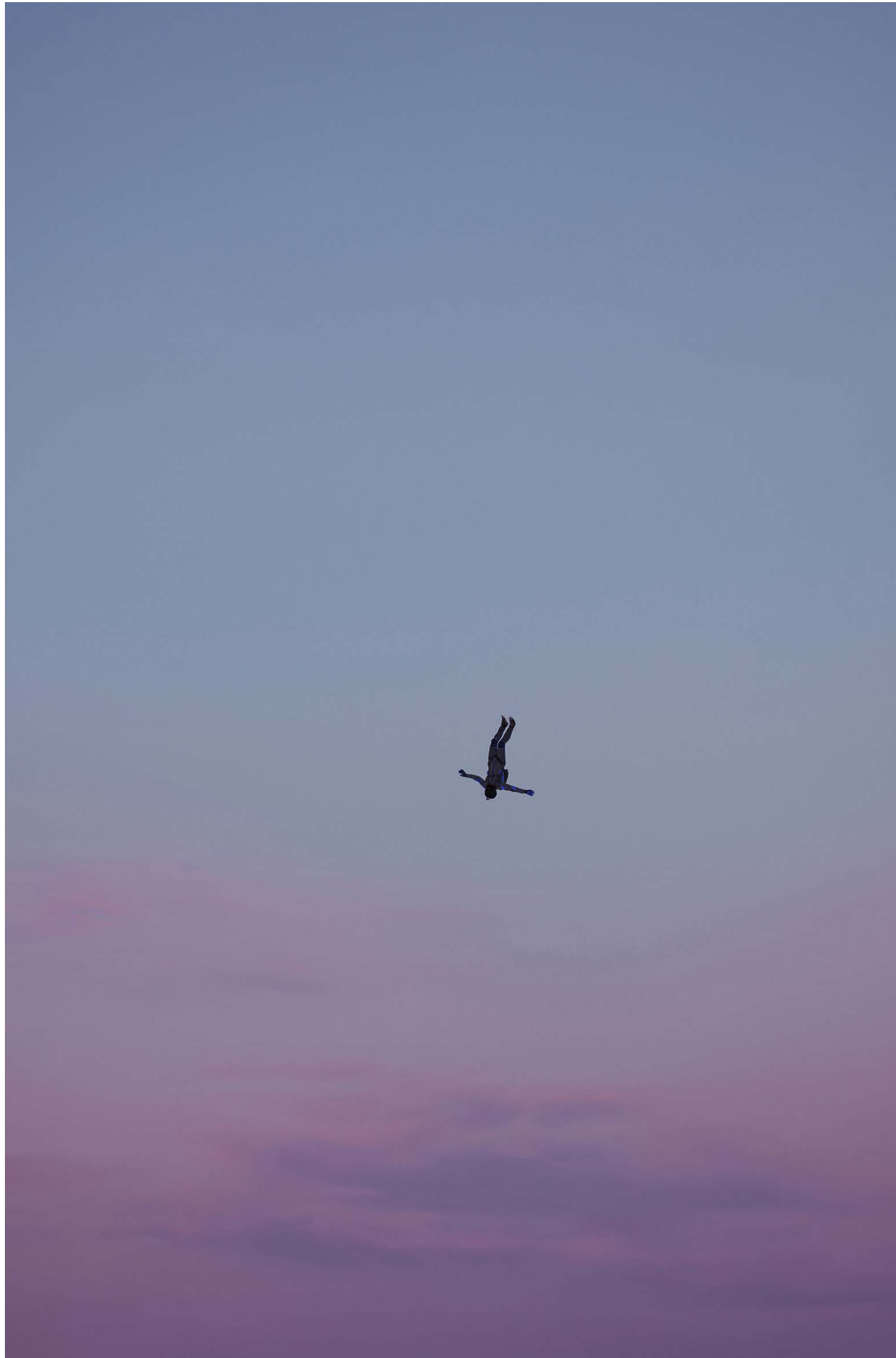
SEIZE EXPOSITIONS MONOGRAPHIQUES



Alexandre Benjamin Navet, *Jardins*, 2022, Galerie Derouillon

Avec le soutien de :

THE WALL STREET JOURNAL.



Andrea Galvani
Time is the Enemy, 2021
Fabienne Levy

SOLO SHOW

- Arcangelo , Galerie Tanit
- Louise Barbu, Galerie Françoise Livinec
- Vincent Bioulès, Galerie La Forest Divonne
- Jérôme Boutterin, Marc Minjauw Gallery
- Robert Couturier, Galerie Dina Vierny
- Jean Dewasne, Galerie Patrice Trigano
- Andrea Galvani, Fabienne Levy
- Alain Josseau, Galerie Claire Gastaud
- Yann Kebbi, Galerie Martel
- Yann Lacroix, Galerie Anne-Sarah Bénichou
- Nabil El Makhloufi, L'Atelier 21
- Luc Ming Yan, A Palazzo Gallery
- Alexandre Benjamin Navet, Galerie Derouillon
- Nils-Udo, Galerie Pierre-Alain Challier
- Jean-Pierre Pincemin, Galerie Dutko
- Gérard Schneider, Alexis Lartigue Fine Art

SEIZE EXPOSITIONS PERSONNELLES, DISSÉMINÉES DANS LA FOIRE, PERMETTENT AU PUBLIC DE DÉCOUVRIR OU REDÉCOUVRIR EN PROFONDEUR LE TRAVAIL D’ARTISTES MODERNES, CONTEMPORAINS OU ÉMERGENTS.

Du côté des historiques, la Galerie Dina Vierny remet en lumière l’œuvre de **Robert Couturier** (1905-2008), l’un des principaux représentants de la sculpture figurative d’après-guerre aux côtés de Germaine Richier et Alberto Giacometti, grâce à une sélection d’une vingtaine de pièces de différentes époques. Alexis Lartigue Fine art revisite l’abstraction lyrique de **Gérard Schneider** (1896-1986) à travers un ensemble rétrospectif d’œuvres des années 1950 à 1980 reflétant la corrélation entre musique et couleur tandis que la Galerie Françoise Livinec redécouvre l’abstraction biomorphique de **Louise Barbu** (1931-2021), artiste féministe pionnière qui fut exposée dès 1974 par la légendaire Iris Clert. La galerie Trigano rend hommage à **Jean Dewasne** (1921-1999), l’un des maîtres de l’abstraction géométrique, en présentant une série de peintures réalisées

à la laque industrielle aux couleurs vives et intenses dans les années 1960/1970. La galerie Dutko consacre ses cimaises à **Jean-Pierre Pincemin** (1944-2005). Ce solo show réunira des toiles libres du mouvement Support / Surface, les grandes compositions abstraites de la fin des années 1970/1980, les toiles figuratives et jubilatoires mais aussi des gravures de cette figure majeure de la peinture française d’après-guerre.

Chez les contemporains, **Nils Udo** (1937), artiste pionnier du Land Art, présente à la Galerie Pierre-Alain Challier un accrochage de photographies historiques de 1978 à 2022 et de peintures récentes inédites, tandis que la Galerie La Forest Divonne propose une rétrospective de **Vincent Bioulès** (1938) dont le commissariat a été confié à Catherine Millet et qui rassemble des œuvres majeures



Louise Barbu
Contrée sensuelle, 1983
 Galerie Françoise Livinec

retracant les périodes marquantes de ce peintre emblématique de la scène française des années 1970 à nos jours. La galerie Tanit rend hommage à **Arcangelo** (1956), figure de l'école italienne des années 1980, en lui consacrant également une mini-rétrospective.

Chez Claire Gastaud, les peintures, dessins, vidéos et installations d'**Alain Josseau** (1968) interrogent l'image médiatique sur tous les angles : sa réalité, son inflation, ses mensonges, ses manipulations...

L'effervescence actuelle de la peinture figurative s'illustre chez Anne-Sarah Bénichou avec sept toiles inédites de **Yann Lacroix** (1986) autour des thématiques clé de son travail : le paysage, l'architecture, le ciel, la végétation tropicale ; chez l'Atelier 21 avec les portraits de foules de **Nabil El Makhloufi** (1973) qui abordent les questions de déplacement et d'anonymat de l'être social. L'abstraction gestuelle lie le travail de deux artistes français de générations

différentes : **Jérôme Boutterin** (1960) à la Galerie Marc Minjauw, connu pour son jeu de lignes, ses multiples perspectives et son exubérance chromatique et **Luc Min Yang** (1994), jeune talent sorti de l'ECAL, à la galerie A Palazzo.

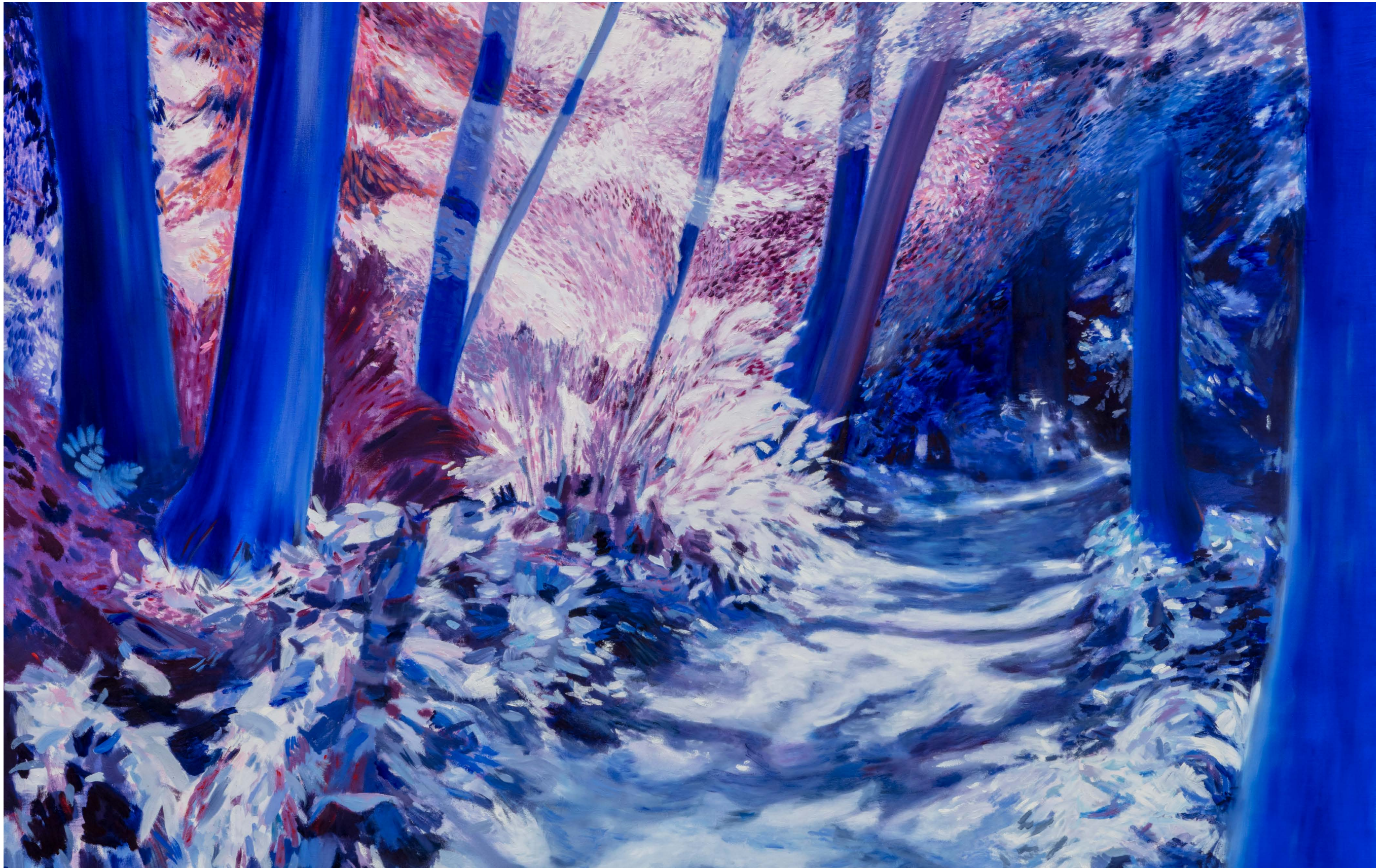
Andrea Galvani (1973) propose à la Galerie Fabienne Levy une installation immersive mêlant photographie, vidéo, dessin et sculpture en néon qui interroge la question du temps, tandis qu'**Alexandre Benjamin Navet** (1986) imagine pour le stand de la galerie Derouillon une présentation immersive et *in situ* autour du thème de « l'atelier parisien » qui plongera le visiteur dans une atmosphère hors du temps, colorée et vive. Enfin **Yann Kebbi** (1987) installe son musée imaginaire « Fondation kebbi » sur les cimaises de la galerie Martel. Ses dessins grands formats offrent une réflexion sur la manière dont l'homme s'inscrit dans son rapport à l'image.



Yann Lacroix
Citadelle, 2022
 Galerie Anne-Sarah Bénichou

PROMESSES.

LE SOUTIEN AUX JEUNES GALERIES



Melinda Braathen, *Untitled*, 2021, Baert Gallery



Lucile Boiron
La Source II, Mater, 2022
 Galerie Hors-Cadre

PROMESSES

Baert Gallery (Los Angeles)
 Anne-Laure Buffard Inc. (Paris)
 Enari Gallery (Amsterdam)
 Gaep Gallery (Bucarest)
 Galerie Felix Frachon (Bruxelles)
 Galerie Hors-Cadre (Paris, Miami)
 La Galería Rebelde (Guatemala City)
 The Spaceless Gallery (Paris)
 This Is Not A White Cube (Lisbonne, Luanda)

« **PROMESSES** », SECTEUR DÉDIÉ AUX JEUNES GALERIES DE MOINS DE SIX ANS D'EXISTENCE, OFFRE UN ÉCLAIRAGE PROSPECTIF SUR LA POINTE AVANCÉE DE L'ART CONTEMPORAIN. LES GALERIES PEUVENT PRÉSENTER UN MAXIMUM DE TROIS ARTISTES ÉMERGENTS ET **45 %** DU COÛT DE LA PARTICIPATION EST PRIS EN CHARGE PAR LA FOIRE. TRÈS INTERNATIONAL ET RENOUVELÉ À **67 %** EN **2023**, CE SECTEUR ACCUEILLE NEUF GALERIES.

Baert Gallery (Los Angeles), présente les œuvres sur toile et dessins de la norvégienne Melinda Braathen (1983) et de l'allemande Sophie Wahlquist (1994) qui s'inscrivent dans le renouveau actuel de la peinture figurative : paysages oniriques et phosphorescents de nature pour la première, évocation de l'imaginaire de l'enfance pour la seconde avec des peintures gestuelles et colorées de scènes d'enfants sans corps.

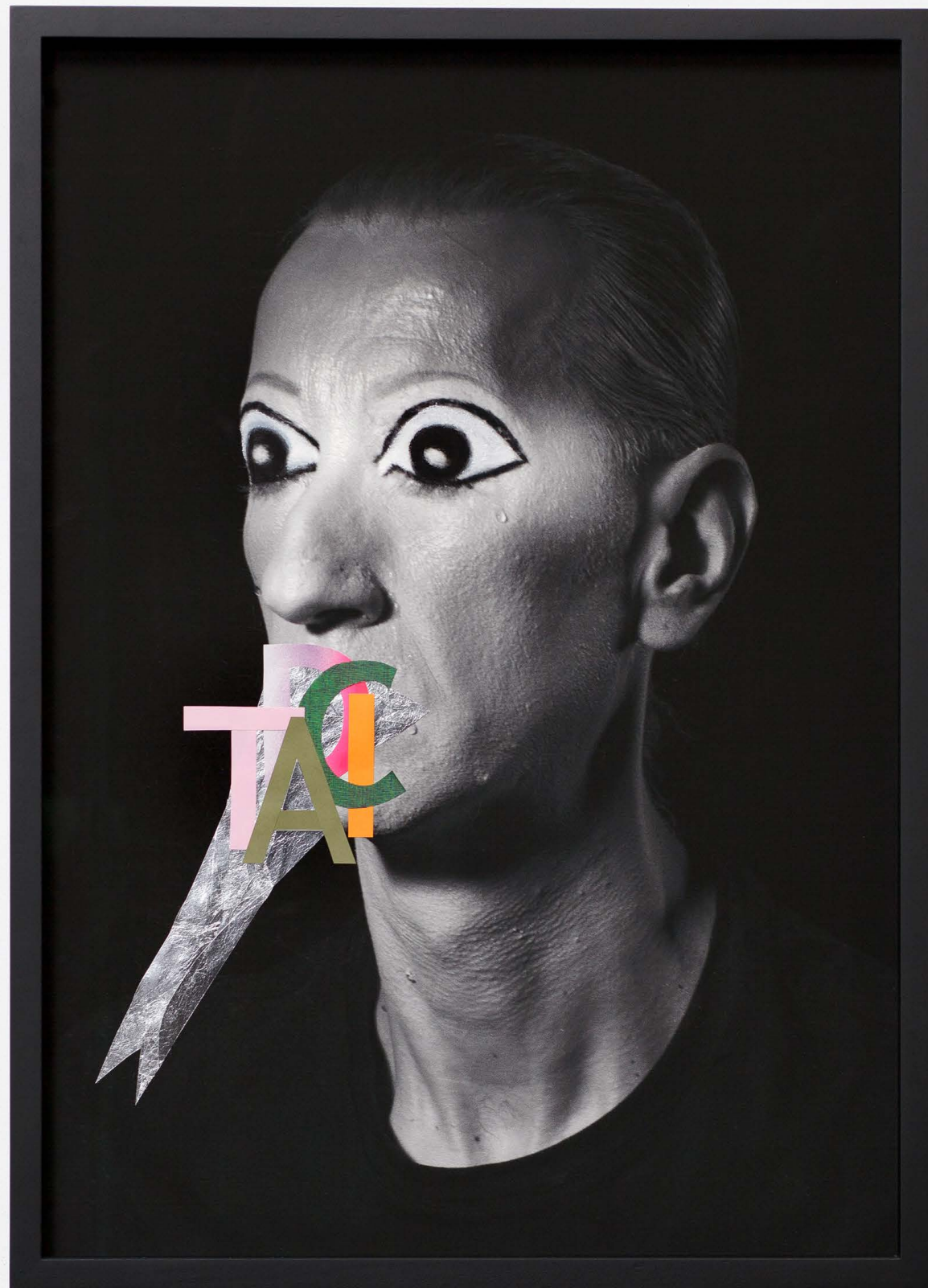
De même, **Enari Gallery** (Amsterdam) met en avant les paysages de nature semi-abstraites de l'allemand Raffael Bader (1987). Ceux-ci, traités dans une veine symboliste, répondent aux portraits stylisés sur fond d'aplats de couleur vive du danois Thomas Mau (1978), inspirés de la littérature.

Le dialogue entre différentes traditions, générations et cultures, réunit chez **Felix Frachon** (Bruxelles) deux artistes français Marianne Aublet (1948) et Jimmy Ruf (1980) ainsi que l'artiste indien Shine Shivan (1981), auteur de grandes compositions au

fusain, à l'encre noire ou rouge sur du papier traditionnel indien, peuplés de créatures d'entre deux mondes, cosmonautes aux mains griffues, animaux et humains aux traits bruts et écorchés.

Anne-Laure Buffard Inc (Paris) met l'accent sur trois artistes, les sœurs jumelles coréennes Park Chae Dalle et Park Chae Biole (1997), et le plasticien français Elie Bouisson (1996) qui interrogent notre façon d'habiter le monde par la revalorisation du geste quotidien (tricot pour Park Chae Dalle et Park Chae Biole, couture pour Elie Bouisson) et le rapport aux éléments naturels (feuilles d'arbres transformées en toiles colorées pour les premières, assemblage de matériaux organiques, textiles et objets familiers pour le second).

À la **Spaceless Gallery** (Paris, Miami), l'intelligence artificielle, les formes organiques et la matière sont mises à l'honneur à travers une collaboration entre trois artistes de la scène française ; la



Damir Ocko
Untitled, 2017
 Gaep Gallery

céramiste Olga Sabko (1990), le collectif aurèce vettier (1990) alliant poésie et intelligence artificielle et Quentin Derouet (1988) qui présente de nouvelles œuvres sur toile réalisées avec comme unique ressource matérielle, une fleur, la rose rouge, qu'il a créée par hybridation pour la qualité de son pigment.

This Is Not A White Cube (Lisbonne, Luanda) met en avant deux artistes portugaises, Manuela Pimentel (1978) et Vanessa Barragão (1992) qui revisitent le patrimoine ancestral et le geste artisanal. La première prélève des affiches de rue qu'elle assemble et sur lesquelles elle intervient à l'acrylique et au pochoir évoquant la tradition murale de l'Azulejos. La seconde réalise des sculptures textiles à partir de tissus recyclés et porteuses d'un message écologique.

La galerie **Hors-Cadre** (Paris) fait dialoguer trois artistes, Lucile Boiron (1990), Clara Imbert (1994) et Mathieu Merlet Briand (1990) dont le travail questionne le monde visible et invisible, leurs frontières, par le biais de nouvelles proximités et matérialités. Dans les installations photographiques de

Lucile Boiron, la peau s'affranchit de ses fonctions traditionnelles (contenir, protéger, délimiter) pour muter en un lieu de passage et de transfigurations multiples. L'installation *Reliques* de Clara Imbert rassemble des objets utilisés dans les rituels sacrés qui sont comme des vaisseaux vers un monde invisible. Avec pour médium les big datas, Mathieu Merlet Briand recycle le Cloud, des milliers d'images, vidéos et informations digitales. Il façonne et synthétise ces flux, afin d'en créer des matérialisations tangibles sous la forme d'objets.

La **Galería Rebelde** (Guatemala City) réunit trois artistes guatémaltèques de différentes générations : Angélica Serech (1982), artiste indigène de Comalapa qui réinvente la tradition ancestrale du tissage maya pour créer des œuvres textiles uniques ; Clara de Tezanos (1986), connue pour ses objets et sculptures sensoriels de bois et de verre qui capturent la lumière et transforment la perception de l'espace ; Diana de Solares (1952) qui réalise des structures en trois dimensions aux motifs abstraits colorés faites à partir d'objets et de matériaux trouvés et recyclés.

La galerie **Gaep** (Bucarest) orchestre un regard croisé entre deux artistes de générations différentes qui ont recours à la technique du collage comme « acte de résistance » : le Roumain Mircea Stănescu (1954), figure centrale de la scène roumaine des années 1980, et le Croate Damir Očko (1977).

Pour Mircea Stănescu, le collage était le médium le plus approprié pour traduire sous un régime totalitaire « un mécontentement instinctif, le réflexe d'un existentialisme en faillite », tandis que pour Damir Očko, il est le moyen d'interroger le langage et les représentations du pouvoir politique.



Elie Bouisson
La ronde, 2020
 Anne-Laure Buffard Inc.



Art Paris 2022 - Vue de la Galerie Suzanne Tarasiève



Art Paris 2022 - Vue de la galerie Continua

LISTE DES EXPOSANTS 2023

31 Project (Paris) • 193 Gallery (Paris) • 313 Art Project (Séoul, Paris) • Galerie 8+4 (Paris) • A&R Fleury (Paris) • A2Z Art Gallery (Paris, Hong Kong) • **Afriart Gallery (Kampala)*** • **Almine Rech (Paris, Bruxelles, Londres, New York, Shanghai)*** • Alzueta Gallery (Barcelone, Madrid, Casavells) • **AMS Galería (Santiago)*** • Galerie Andres Thalmann (Zurich) • **A Palazzo Gallery (Brescia)*** • Galerie Ariane C-Y (Paris) • Galerie Arts d'Australie - Stéphane Jacob (Paris) • backlash (Paris) • Galerie Bacqueville (Lille, Oost-Souburg) • **Baert Gallery (Los Angeles)*** • Helene Bailly (Paris) • Galerie Jacques Bailly (Paris) • **La Balsa Arte (Bogota, Medellín)*** • **Saleh Barakat Gallery (Beyrouth)*** • **Baronian (Bruxelles, Knokke Heist)*** • **Ilia ben salah (Paris)*** • **Galerie Anne-Sarah Bénichou (Paris)*** • Galerie Berès (Paris) • Galerie Claude Bernard & Michel Soskine Inc. (Paris, Madrid, New York) • **Bigaignon (Paris)*** • Galerie Binome (Paris) • Galerie Brame & Lorenceau (Paris) • **Anne-Laure Buffard Inc. (Paris)*** • By Lara Sedbon (Paris) • **Galerie Camera Obscura (Paris)*** • **Galerie Pierre-Alain Challier (Paris)*** • **Clavé Fine Art (Paris)*** • **Comptoir des Mines Galerie (Marrakech)*** • Galleria Continua (San Gimignano, Beijing, Boissy-le-Châtel, La Havane, Rome, São Paulo, Paris, Dubaï) • Danyasz (Paris, Shanghai, Londres) • **Galerie Derouillon (Paris)*** • Dilecta (Paris) • **Ditesheim & Maffei Fine Art (Neuchâtel)*** • **Galerie Dix9 - Hélène Lacharmoise (Paris)*** • Galeria Marc Domènech (Barcelone) • Double V Gallery (Marseille, Paris) • Gilles Drouault, galerie/multiples (Paris) • Dumonteil Contemporary (Paris, Shanghai) • Galerie Eric Dupont (Paris) • Galerie Dutko (Paris) • **Galerie East (Strasbourg)*** • **Enari Gallery (Amsterdam)*** • Galerie Les Filles du Calvaire (Paris) • **Fisheye Gallery (Paris, Arles)*** • Galerie Jean Fournier (Paris) • felix frachon gallery (Bruxelles) • **Gaep Gallery (Bucarest)*** • Galerie Claire Gastaud (Clermont-Ferrand, Paris) • gb agency (Paris) • **Galerie Bertrand Grimont (Paris)*** • Galerie Alain Gutharc (Paris) • H Gallery (Paris) • H.A.N. Gallery (Séoul) • **HdM Gallery (Beijing)*** • Galerie Ernst Hilger (Vienne) • Galerie Hors-Cadre (Paris) • Galerie Houg (Paris) • Ibasho (Anvers) • Galerie Catherine Issert (Saint-Paul-de-Vence) • Galerie Jeanne Bucher Jaeger (Paris, Lisbonne) • rodolphe janssen (Bruxelles) • Galerie Kaléidoscope (Paris) • Ketabi Bourdet (Paris) • Galerie Carole Kvasnevski (Paris) • **L'Atelier 21 (Casablanca)*** • Galerie La Forest Divonne (Paris, Bruxelles) • Galerie La Ligne (Zurich) • Galerie Lahumière (Paris) • **Yvon Lambert (Paris)*** • Alexis Lartigue Fine Art (Paris) • Galerie Lelong & Co. (Paris) • Fabienne Levy (Lausanne) • Galerie Françoise Livinec (Paris, Huelgoat) • Loevenbruck (Paris) • **Galerie Maria Lund (Paris)*** • Galerie Marguo (Paris) • **Martch Art Project (Istanbul)*** • Galerie Martel (Paris) • Maruani Mercier (Bruxelles, Knokke, Zaventem) • Mayoral (Barcelone, Paris) • Galerie Mennour (Paris) • **Francesca Minini (Milan)*** • **Marc Minjauw Gallery (Bruxelles)*** • Galerie Mitterrand (Paris) • Galerie Eric Mouchet (Paris, Bruxelles) • **Galerie Maïa Muller (Paris)*** • Galerie Najuma - Fabrice Miliani (Marseille) • **Nosbaum Reding (Luxembourg, Bruxelles)*** • Galerie Nathalie Obadia (Paris, Bruxelles) • Oniris.art (Rennes) • Opera Gallery (Paris) • Paris-B (Paris) • Galerie Pauline Pavec (Paris) • Perrotin (Paris, New York, Hong Kong, Séoul, Tokyo, Shanghai, Dubaï) • **Galleria Poggiali (Florence, Milan, Pietrasanta)*** • Praz-Delavallade (Paris, Los Angeles) • **Galerie Catherine Putman (Paris)*** • **QG Gallery (Knokke)*** • Galerie Rabouan Moussion (Paris) • La Galeria Rebelde (Guatemala City, Los Angeles) • **Repetto Gallery (Londres, Lugano)*** • **Galerie Retelet (Monte-Carlo)*** • **Galerie Richard (Paris, New York)*** • J. P. Ritsch-Fisch Galerie (Strasbourg) • **RX & Slag (Paris, New York)*** • **Le Salon H (Paris)*** • **Edouard Simoens Gallery (Knokke)*** • **Gallery Simon (Séoul)*** • Galerie Véronique Smagghe (Paris) • Galerie Pietro Spartà (Chagny) • **Strouk Gallery (Paris)*** • Richard Taittinger Gallery (New York) • Galerie Tanit (Beyrouth, Munich) • Galerie Suzanne Tarasiève (Paris) • Templon (Paris, Bruxelles, New York) • **The Pill (Istanbul)*** • **the Spaceless Gallery (Paris)*** • **This Is Not A White Cube art gallery (Lisbonne, Luanda)*** • Galerie Traits Noirs (Paris) • Galerie Patrice Trigano (Paris) • **Galerie Dina Vierny (Paris)*** • Galerie Anne de Villepoix (Paris) • Galerie Esther Woerdehoff (Paris, Genève) • **Gallery Woong (Séoul)*** • Xippas (Paris, Genève, Punta del Este) • **Galerie Zlotowski (Paris)***

*galeries qui participent pour la 1^{ère} fois ou font leur retour à Art Paris 2023

À PARIS

PENDANT ART PARIS



Olga Sabko
Black Procrastinator, 2022
 the Spaceless Gallery

approche

UNREPRESENTED

30 mars – 2 avril 2023

Le Molière

40 rue de Richelieu

75001 Paris

T. +33 (0)1 47 03 12 50

www.approche.paris

Du jeu. au sam. de 11h à 20h

Le dim. jusqu'à 18h

Beaux-Arts de Paris

GRIBOUILLAGE – SCARABOCCHIO, DE LÉONARD DE VINCI À CY TWOMBLY

8 février – 30 avril 2023

13 quai Malaquais

75006 Paris

T. +33 (0)1 47 03 50 00

www.beauxartsparis.fr

Du mer. au dim. de 13h à 19h

Nocturne le jeu. jusqu'à 21h

Bourse de Commerce – Pinault Collection

AVANT L'ORAGE

8 février – 11 septembre 2023

2 rue de Viarmes

75001 Paris

www.pinaultcollection.com

T. +33 (0)1 55 04 60 60

Du mer. au lun. de 11h à 19h

Nocturne le ven. jusqu'à 21h

Centre Pompidou

S. H. RAZA (1922-2016)

15 février – 15 mai 2023

Place Georges-Pompidou

75004 Paris

T. +33 (0)1 44 78 12 33

www.centrepompidou.fr

Du mer. au lun. de 11h à 21h

Nocturne le jeu. jusqu'à 23h

Fondation Cartier pour l'art contemporain

FABRICE HYBER, LA VALLÉE

8 décembre 2022 – 30 avril 2023

261 boulevard Raspail

75014 Paris

T. +33 (0)1 42 18 56 50

www.fondationcartier.com

Du mar. au dim. de 11h à 20h

Nocturne le mar. jusqu'à 22h

Espace Fondation EDF

FAUT-IL VOYAGER POUR ÊTRE HEUREUX ?

20 mai 2022 – 2 avril 2023

6 rue Juliette Récamier

75007 Paris

T. +33 (0)1 40 42 35 35

www.fondation.edf.com

Du mar. au dim. de 12h à 19h

Frac Île-de-France, Le Plateau

L'IRRÉSOLUE

26 janvier – 23 avril 2023

22 rue des Alouettes

75019 Paris

T. +33 (0)1 76 21 13 41

www.fraciledefrance.com

Du mer. au dim. de 14h à 19h

Frac Île-de-France, Les Réserves

SORS DE TA RÉSERVE #4

22 février – 1er avril 2023

43 rue de la Commune de Paris

93230 Romainville

T. +33 (0)1 76 21 13 33

www.fraciledefrance.com

Du mer. au sam. de 14h à 19h

Hangar Y

DANS L'AIR, LES MACHINES VOLENT

21 mars – 10 septembre 2023

9 avenue de Trivaux

92360 Meudon

www.hangar-y.com

Du lun. au dim. de 10h à 21h

Hatch

EXPOSITION COLLECTIVE

28 mars – 11 avril 2023

3 rue Vertbois

75003 Paris

T. +33 (0)1 40 51 38 38

www.hatchparis.com

Du lun. au sam. de 10h à 19h

Institut Giacometti

ALBERTO GIACOMETTI - SALVADOR DALÍ. JARDINS DE RÊVES

13 décembre 2022 – 9 avril 2023
5 rue Victor Schoelcher
75014 Paris
T. +33 (0)1 42 18 56 50
www.fondation-giacometti.com
Du mar. au dim. de 10h à 18h

Institut du monde arabe

SUR LES ROUTES DE SAMARCANDE. MERVEILLES DE SOIE ET D'OR

23 novembre 2022 – 4 juin 2023
1 rue des Fossés Saint-Bernard, Place Mohammed V
75005 Paris
T. +33 (0)1 40 51 38 38
www.imarabe.org
Du mar. au ven. de 10h à 18h
Week-end de 10h à 19h

Jeu de Paume

THOMAS DEMAND. LE BÉGAIEMENT DE L'HSITOIRE

14 février – 28 mai 2023
1 Place de la Concorde – Jardin des Tuileries
75001 Paris
T. +33 (0)1 47 03 12 50
www.jeudepaume.org
Du mer. au dim. de 11h à 19h
Nocturne le mar. jusqu'à 21h

La Fab.

BACHELARD CONTEMPORAIN

17 février – 30 avril 2023
6 place Jean-Michel Basquiat
75013 Paris
T. +33 (0)1 87 44 35 73
www.la-fab.com
Du mar. au sam. de 11h à 19h
Le dim, de 14h à 19h

Magasins Généraux

HUGO SERVANIN : MORPHOSE

17 mars – 7 mai 2023
1 rue de l'Ancien Canal
93500 Pantin
T. +33 (0)1 56 41 39 38
www.magasingeneraux.com
Du mer. au dim. de 14h à 20h

Maison de l'Amérique latine

EUGENIO TELLEZ, L'OMBRE DE SATURNE

15 février – 22 avril 2023
217 boulevard Saint-Germain
75007 Paris
T. +33 (0)1 49 54 75 00
www.mal217.org
Du lun. au ven. de 10h à 20h
Le sam. de 14h à 18h

MEP - Maison Européenne de la Photographie

ZANELE MUHOLI

1^{er} février – 21 mai 2023
5/7 rue de Fourcy
75004 Paris
T. +33 (0)1 44 78 75 00
www.mal217.org
Du mer. au ven. de 11h à 20h
Nocturne le jeu. jusqu'à 22h
Le week-end de 10h à 20h

Musée de l'Armée

Hôtel national des Invalides
129 rue de Grenelle
75007 Paris
www.musee-armee.fr
Du lun. au dim. de 10h à 18h
Nocturne le mar. jusqu'à 21h

Musée des Arts décoratifs

LÉGÈRETÉS MANIFESTES. FRANÇOIS AZAMBOURG, DESIGNER

9 mars – 22 juillet 2023
107 rue de Rivoli
75001 Paris
T. +33 (0)1 44 55 57 50
www.madparis.fr
Du mar. au dim. de 11h à 18h
Nocturne le jeu. jusqu'à 21h

Musée d'art et d'histoire du judaïsme

TU TE SOUVIENDRAS DE MOI. PAROLES ET DESSINS DES ENFANTS DE LA MAISON D'IZIEU, 1943-1944

26 janvier – 23 juillet 2023
Hôtel de Saint-Aignan
71 rue du Temple
75003 Paris
T. +33 (0)1 44 55 57 50
www.mahj.org
Du mar. au ven. de 11h à 18h
Le sam. Et dim. De 10h à 18h

Musée d'Art Moderne de Paris

ANNA-EVA BERGMAN, VOYAGE VERS L'INTÉRIEUR

31 mars - 16 juillet 2023
11 avenue du Président Wilson
75016 Paris
T. +33 (0)1 53 67 40 00
www.mam.paris.fr
Du mar. au dim. de 10h à 18h
Nocturne le jeu. jusqu'à 21h30

Musée Carnavalet – Histoire de Paris

PHILIPPE STARCK, PARIS EST PATAPHYSIQUE.

29 mars – 27 août 2023
23 rue de Sévigné
75003 Paris
T. +33 (0)1 44 59 58 58
www.carnavalet.paris.fr
Du mar. au dim. de 10h à 18h

Musée de Cluny

28 rue Du Sommerard
75005 Paris
T. +33 (0)1 53 73 78 00
www.musee-moyenage.fr
Du mar. au dim. de 9h30 à 18h15
Nocturne les 1ers et 3èmes jeu. du mois jusqu'à 21h

Musée du quai Branly – Jacques Chirac

KIMONO

22 novembre 2022 – 28 mai 2023
37 quai Branly
75007 Paris
T. +33 (0)1 56 61 70 00
www.quaibranly.fr
Du mar. au dim. de 10h30 à 19h
Nocturne le jeu. jusqu'à 22h

Musée du Luxembourg

LÉON MONET, FRÈRE DE L'ARTISTE ET COLLECTIONNEUR

15 mars – 16 juillet 2023
19 rue de Vaugirard
75006 Paris
T. +33 (0)1 40 13 62 00
www.museeduluxembourg.fr
Du lun. au dim. de 10h30 à 19h
Nocturne le lun. jusqu'à 22h

Musée Marmottan Monet

LES NÉO-ROMANTIQUES. UN MOMENT OUBLIÉ DE L'ART MODERNE

8 mars - 18 juin 2023
2 rue Louis Boilly
75016 Paris
T. +33 (0)1 44 96 50 41
www.marmottan.fr
Du mar. au dim. de 10h à 18h
Nocturne le jeu. jusqu'à 21h

Musée de l'Orangerie

MATISSE. CAHIERS D'ART - LE

TOURNANT DES ANNÉES 30

1er mars – 29 mai 2023
Jardin des Tuileries, Place de la Concorde
75001 Paris
T. +33 (0)1 44 50 43 00
www.musee-orangerie.fr
Mer. au Lun. de 9h à 18h

Musée d'Orsay

PASTELS

14 mars – 2 juillet 2023
MANET / DEGAS
28 mars – 23 juillet 2023
9 quai Anatole France - Entrée côté Seine
75007 Paris
T. +33 (0)1 40 49 48 14
www.musee-orsay.fr
Du mar. au dim. de 9h30 à 18h
Nocturne le jeu. jusqu'à 21h45

Musée Yves Saint Laurent Paris

GOLD, LES ORS D'YVES SAINT LAURENT

14 octobre 2022 – 14 mai 2023
5 avenue Marceau
75116 Paris
T. +33 (0)1 44 31 64 00
www.museeyslparis.com
Du mar. au dim. de 11h à 18h
Nocturne le jeu. jusqu'à 21h

Palais de Tokyo

EXPOSÉ-ES

17 février – 14 mai 2023
13 avenue du Président Wilson
75116 Paris
T. +33 (0)1 81 69 77 51
www.palaisdetokyo.com
Du mer. au lun. de midi à minuit

PARTENAIRES

PARTENAIRE PREMIUM OFFICIEL D'ART PARIS 2023



ART PARIS EST EN LIGNE EXCLUSIVEMENT SUR



PARTENAIRE TRANSPORT OFFICIEL



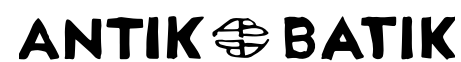
PARTENAIRES MÉDIAS OFFICIELS



FOURNISSEURS OFFICIELS



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION



PARTENAIRE DESIGN



Art Paris remercie l'ensemble des institutions partenaires du programme VIP « À Paris pendant Art Paris ».

30.03
2.04
2023

ART.
PARIS
25 ANS
ART
FAIR

Grand Palais
Éphémère
Champ-de-Mars
artparis.com

INFORMATIONS PRATIQUES

Grand Palais Éphémère
Place Joffre
75007 Paris

Vernissage (sur invitation)
Mercredi 29 mars de 11h à 21h

Horaires d'ouverture :

Jeudi 30 mars de midi à 20h
Vendredi 31 mars de midi à 19h
Samedi 1^{er} avril de midi à 20h
Dimanche 2 avril de midi à 20h

Prix d'entrée :

Jeudi et vendredi :
25 € / 14 € pour les étudiants
Samedi et dimanche :
30 € / 16 € pour les étudiants
Pass 2 jours :
35 € / 20 € pour les étudiants
Entrées gratuites pour les
enfants de moins de 10 ans

Équipe Art Paris

Direction générale
Julien Lecêtre
et Valentine Lecêtre

-
Commissaire général
Guillaume Piens

-
Directrice de la communication
et des partenariats
Audrey Keïta

CONTACTS MÉDIAS

Agnès Renoult Communication
artparis@agnesrenoult.com
+33 1 87 44 25 25

Presse France :
Donatienne de Varine
Angélique Rozan

Presse internationale :
Vilma Gertane

Relations influenceurs :
Clotilde Münkell

NOTES

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

